This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fry I 6 17

FRY COLLECTION

TAYLOR INSTITUTION

DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

PRESENTED BY
THE MISSES ESTHER CATHARINE,
SUSAN MARY AND JOSEPHINE FRY
FROM THE LIBRARY OF
THE LATE JOSEPH FORREST FRY
AND SUSANNA FRY

MEMOIRES
DU COMTE
DE GRAMMONT;

Par le C. ANTOINE HAMILTON;

II. PARTIE.

M. DCC. LX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 APR 1955
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans la seconde Partie de ces Mémoires.

CHAPITRE PREMIER.

Recit de plusieurs particularités arrivées à la Cour d'Angleterre, Page 1

CHAPITRE II.

Diverses intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre, 138

CHAPITRE III.

Autres intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre, 148

CHAPITRE IV.

Retour du Chevalier DE GRAMMONT, *à la Cour de France*,

Il est renvoyé en Angleterre. Diverses intrigues amoureuses de cette Cour, & mariages de la plûpart des Héros de ces Mémoires. 258

Fin de la Table.

MÉMOIRES DE GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

Le Comte *de Bristol* ambitieux, & toujours inquiet, avoit essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même *Dighby*, dont *Bussy* fait mention dans ses Annales, il suffira de dire, qu'il

n'avoit pas changé de caractere : il ſavoit que l'amour & les plaiſirs gouvernoient un Maître qu'il gouvernoit à l'excluſion du Chancelier ; ainſi c'étoit Fêtes ſur Fêtes chez lui : le luxe & la délicateſſe régnoient dans ces repas nocturnes, qui ſont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient Meſdemoiſelles *Brouk*, ſes parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. *Briſtol* voyoit les choſes en train de lui donner bonne opinion de ſon projet ; mais la *Caſtelmaine*, nouvellement en poſſeſſion de toute la tendreſſe du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit ſottement depuis, en mépriſant Mademoiſelle *Stewart*. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, ſous pré-

texte de vouloir être de toutes les Parties, elle les troubla. Le Comte de *Bristol* n'eut qu'à rengainer ses desseins : & Mademoiselle *Brouk* ses avances. Le Roi n'osoit plus y songer : mais Monsieur son Frere voulut bien se charger de son refus : & Mlle *Brouk* accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au Ciel de disposer autrement d'elle : ce qui arriva bientôt de cette maniere.

Le Chevalier *Denam*, comblé de richesses aussi bien que d'années, avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs, que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit ; satyrique & goguenand dans ses poésies, il n'y pardonnoit, ni aux froids Ecrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y respiroit les bons

mots & les Contes agréables; mais sa raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire sur les avantures du mariage: & comme s'il eût voulu soûtenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante & dix-neuf ans, cette Mademoiselle *Brouk*, dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc d'*Yorck* l'avoit un peu négligée quelque-tems auparavant: mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillerent ses empressemens. Elle, de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de la Cour: & pour la promesse qu'elle exigeoit d'être Dame du Palais de la Duchesse, elle étoit sur le point de lui en

faire une autre, ou de payer comptant, lorque la *Chesterfield*, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son Amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances, pour le séduire; & comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son tems, toute la Cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite n'étoient pas les moins intéressés. *Hamilton* & Milord *Chesterfield*, les observoient de près; mais la *Denam* piquée de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. *Hamilton* s'étoit

flatté jusques-là, que la vanité seule intéressoit le cœur de Madame de *Chesterfield* dans cette avanture; mais il fut bientôt détrompé; de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries, qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement; il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite

Tout respiroit à la Cour, comme on l'a déja dit, les jeux, les plaisirs, & tout ce que les penchans d'un Prince tendre & galant inspirent de magnificence & de politesse. Les beautés vouloient charmer, & les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faisoit valoir ses talens, le mieux qu'il pouvoit. Les uns se signa-

loient par la danse : d'autres par l'air & la magnificence ; quelques-uns par l'esprit ; beaucoup par la tendresse, & peu par la constance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la Guitarre. Il avoit du génie pour la musique ; & c'est le seul qui de la Guitarre ait pû faire quelque chose. Mais sa composition étoit si gracieuse & si tendre qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instrumens. La vérité est que rien n'étoit plus difficile que de jouer à sa maniere. Le goût du Roi pour ses compositions avoit tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal ; & sur la toiletre des belles, on étoit aussi sûr de voir une guitarre, que d'y trouver du rouge & des mouches. Le Duc d'*Yorck* en jouoit passablement, & le Comte d'*Ar-*

ran, comme *Francisco* lui-même. Ce *Francisque* venoit de faire une sarabande qui charmoit ou désoloit tout le monde. Car toute la guitarrerie de la Cour se mit à l'apprendre, & Dieu sait la raclerie universelle que c'étoit. Le Duc d'*Yorck* prétendoit ne la pas bien savoir, & pria Milord *Arran* de la jouer devant lui. Madame *de Chesterfield* avoit la meilleure guitarre d'Angleterre. Le Comte d'*Arran*, qui vouloit jouer de son mieux, mena son Altesse à l'appartement de Madame sa sœur. Elle étoit logée à la Cour, chez le Duc d'*Ormond* son pere; & cette merveilleuse guitarre y logeoit avec elle. Je ne sais si la chose avoit été concertée: mais il est certain qu'ils trouverent la Dame & la guitarre au logis. Ils y trouverent aussi Milord *Chesterfield*, tellement effrayé de cette

visite inopinée, qu'il fut quelque-tems avant que de songer à se lever, pour la recevoir avec le respect qu'il lui devoit.

La jalousie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille soupçons plus noirs que l'encre, s'emparerent de son imagination. Ils ne firent que croître & embellir; car tandis que le frere jouoit de la guitarre, la sœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le Duc assura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La *Chesterfield* se récria sur la piéce: mais son époux qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva détestable. Cependant, quoiqu'il souffrît mort & passion, de ce qu'il falloit se contraindre, tandis qu'on se contraignoit si peu devant lui, il étoit

résolu de voir à quoi cette visite aboutiroit : mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade : le second, de croire que la Reine qui l'envoyoit chercher si mal-à-propos, étoit du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux, & toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la Reine. Les allarmes sont pour les jaloux ce que les désastres sont pour les malheureux. Ils arrivent rarement seuls, & ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une Audience que la Reine donnoit à sept ou

huit Ambassadeurs de Moscovie. A peine commençoit-il à maudire les Moscovites, que son beau-frere parut, & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'Ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble : & dans son cœur il lui en sut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur le champ ce qu'il pensoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme, que ce qu'il venoit de voir : mais avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son absence, & de l'honnêteté de son officieux beau-frere. Il passa tranquillement cette nuit ; & comme il falloit ou crever, ou communiquer ses chagrins & ses conje-

tures, il ne fit que rêver & se promener le lendemain jusqu'à l'heure du PARK. Il fut à la Cour, il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le sujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde, mais à la fin *Hamilton* se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit; l'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-PARK, il le prit dans son carosse, & ils arriverent au cours en grand silence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le monde voyoit depuis long-tems. *Chesterfield*, après un petit préambule qui ne signifioit pas grande chose, lui demanda comme ses affaires alloient auprès de Madame de *Castelmaine*.

Hamilton, qui vit bien que cette question n'alloit pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier: & comme il méditoit quelque réponse: » Madame votre Cousine, » lui dit *Chesterfield*, est extrême» ment coquette, & il ne tien» droit qu'à moi de croire qu'elle » n'est pas extrêmement sage. » *Hamilton* trouva ce dernier article un peu fort; & s'étant mis à le réfuter, » Mon Dieu, lui dit » Milord *Chesterfield*, vous voyez, » aussi bien que toute la Cour, les » airs qu'elle se donne. Les Maris » sont toûjours les derniers à qui » l'on parle de ce qui les regarde; » mais ils ne sont pas toûjours les » derniers à s'en apperçevoir. Je » ne suis pas surpris, que m'ayant » fait d'autres confidences, vous » m'ayez caché celle-là; mais » comme je me flate de quelque » part dans votre estime, je serois

» fâché que vous crussiez que je
» suis assez sot pour ne rien voir,
» quoique je sois assez honnête
» pour ne rien dire. Cependant
» on outre tellement les choses
» quil faut à la fin prendre un
» parti. Dieu me préserve de faire
» le jaloux, le personnage est
» odieux : mais aussi je ne prétends
» pas qu'une patience ridicule me
» rende la fable de la Ville. Soyez
» donc juge par les choses que je
» vais vous dire, si je dois m'ar-
» mer d'indolence, ou si je dois
» prendre des mesures pour m'en
» garantir.

» Son Altesse me fit hier l'hon-
» neur de venir voir ma femme.
» *Hamilton* tressaillit à ce début.
» Oui, poursuivit l'autre, il se
» donna cette peine, & Monsieur
» d'*Arran* prit celle de nous l'a-
» mener. N'admirez-vous pas
» qu'un homme de sa naissance

» fasse un tel Personnage? Quelle
» fortune peut-il espérer auprès
» de celui qui l'emploie à ces in-
» dignes services? Mais il y a
» long-tems que nous le connois-
» sons pour la plus pauvre especé
» d'Angleterre, avec sa guitarre
» & ses autres nigauderies. *Chesterfield* après cette legere ébauche
du mérite de son beau-frere, se
mit à conter les observations qu'il
avoit faites pendant sa visite, &
lui demanda ce qu'il croyoit de
son cousin d'*Arran*, qui les avoit
si bonnement laissés ensemble. Cela vous surprendra donc, poursuivit-il? » Or écoutez si j'ai raison
» de croire que la fin de cette
» belle visite se soit passée dans
» la derniere innocence. Madame
» *de Chesterfield* est aimable, il
» en faut convenir: mais il s'en
» faut beaucoup qu'elle soit aussi
» merveilleuse qu'elle se l'imagi-

» ne. Vous ſavez qu'elle a le pied
» vilain; mais vous ne ſavez pas
» qu'elle a la jambe encore plus
» vilaine. Pardonnez-moi, diſoit
» *Hamilton*, en lui-même: &
» l'autre continuant ſa deſcription,
» elle l'a groſſe & courte, pour-
» ſuivit-il: & pour diminuer ces
» défauts, autant que cela ſe peut,
» elle ne porte preſque que des
» bas verds.

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi Diable tout cela viſoit: & *Cheſterfield* devinant ſa penſée:
» Donnez-vous un peu de pa-
» tience, lui dit-il, je me trouvai
» hier chez Mademoiſelle *Stwart*,
» après l'Audience de ces damnés
» Moſcovites. Le Roi venoit d'y
» arriver: & comme ſi le Duc
» eût juré de me pourſuivre par-
» tout; ce jour-là, il vint un mo-
» ment après. La converſation
» roula ſur la figure extraordinaire

» des Ambaſſadeurs. Je ne ſais où
» ce fou de *Craſs* avoit pris que
» les Moſcovites avoient tous de
» belles femmes, & que leurs
» femmes avoient toutes la jambe
» belle. Le Roi ſoûtint qu'il n'y
» en avoit point de ſi belles que
» celles de Mademoiſelle *Stwart.*
» Elle, pour ſoutenir la gageure,
» ſe mit à la montrer juſqu'au deſ-
» ſus du genou. On étoit prêt de
» ſe proſterner pour en adorer la
» beauté; car effectivement, il n'y
» en a point de plus belle. Mais
» le Duc tout ſeul ſe mit à la cri-
» tiquer. Il ſoutint qu'elle étoit
» trop menue, & prononça qu'il
» n'y avoit rien de tel qu'une jam-
» be plus groſſe & moins longue;
» & conclut enfin qu'il n'y avoit
» point de ſalut pour une jambe
» ſans bas verds. C'étoit, ſelon
» moi, déclarer qu'il en venoit
» de voir & qu'il en avoit en-

» core la mémoire toute fraîche.

Hamilton ne ſavoit quelle contenance tenir, pendant un récit qui lui donnoit à peu près les mêmes conjectures. Il hauſſa les épaules, en diſant foiblement que les apparences étoient ſouvent trompeuſes ; que Madame de *Cheſterfield* avoit la foibleſſe de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit ſur le nombre des adorateurs, & que quelques airs qu'elle ſe fût imprudemment donnés, pour ne pas rebuter Son Alteſſe, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulût conſentir à de plus grandes complaiſances pour l'engager. Il avoit beau donner des conſolations qu'il ne ſentoit pas : *Cheſterfield* vit bien qu'il ne penſoit rien moins que ce qu'il diſoit ; mais il lui ſut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ſes intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à Madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, & tout l'attirail d'un amant, qui croit gronder avec raison, composoient cet Epître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, & jamais ses yeux ne lui témoignerent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri : mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour r'avoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment, qu'il n'y avoit

pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, & la *Chesterfield* avoit marqué tant d'impatience & tant d'empressement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier, & le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la premiere fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit

point cherchée. Il ſe tenoit à l'écart, n'oſoit lever les yeux ſur elle, & paroiſſoit d'un embarras à faire rire, ou à faire pitié, lorſque s'étant approchée de lui : » N'eſt-il » pas vrai, dit-elle, que vous voilà » dans la ſituation du monde la » plus ſotte ; pour un homme » d'eſprit : vous voudriez une ré» ponſe : vous n'en eſpérez pas : » cependant, vous la ſouhaitez & » la craignez également. Je vous » en ai pourtant fait une. » Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots ; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire que c'étoit *Venus* avec toutes ſes Graces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de ſavoir quand, ou par où ſortiroit cette réponſe, lorſqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque

part ses gans & son éventail. Il les reçut avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévere ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu; c'est pourquoi, il se hâta d'ouvrir son billet, voici ce qu'il y trouva.

» Vos emportemens sont si ri-
» dicules, que c'est vous faire grace
» que de les attribuer à un excès
» de tendresse, qui vous tourne
» la tête. Il faut avoir bien envie
» d'être jaloux, pour le devenir
» de celui dont vous me parlez.
» Bon Dieu! quel Amant pour
» donner de l'inquiétude à un
» homme d'esprit, & quel esprit,
» pour s'être emparé du mien?
» N'avez-vous point de honte,
» de donner dans les visions d'un
» jaloux, qui n'a rapporté que
» cela d'Italie? La fable des bas
» verds, qui s'est trouvée l'objet
» de ses caprices, vous a pû sé-

» duire par des circonstances si
» pitoyables! Que ne s'est-il vanté
» dans les confidences qu'il vous
» a faites, d'avoir mis en pieces
» ma pauvre guitarre ? Cet ex-
» ploit vous auroit peut-être plus
» convaincu que tout le reste.
» Rentrez en vous-même, & si
» vous m'aimez, louez la fortune
» de ce qu'une jalousie si mal fon-
» dée détourne l'attention qu'on
» devroit avoir sur mes sentimens
» pour l'homme le plus aimable
» & le plus dangereux de la Cour.

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croyoit indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet; il baisa trois ou quatre fois ses gans & son éventail. Le jeu fini, la *Chesterfield* les reçut de ses mains, & lut dans ses yeux toute la joie que

ſon billet avoit répandu dans ſon ame. Il n'avoit garde de ſe contenter de ce que les regards avoient pû lui marquer ; il courut chez lui, pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre ! Peut-être ne valoit-elle pas tant ; car on n'a pas tant d'eſprit quand on demande pardon, que quand on offenſe : & il s'en faut bien que le ſtyle des douceurs ſoit auſſi touchant dans une lettre, que celui des invectives.

Quoi qu'il en ſoit, ſa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive, après cette querelle, & la *Cheſterfield*, pour le rendre auſſi tranquille qu'il avoit été défiant, ſe paroit à tous momens d'un feint mépris pour ſon rival, & d'une averſion ſincere pour ſon mari.

La confiance qu'il en prit fut telle,

telle, qu'il consentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du Duc, pour sauver celles de leur commerce secret. Ainsi, rien ne troubloit le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable, pour mettre le comble à ses vœux. Il lui sembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obstacles dont elle faisoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie & tous ses empressemens.

Cela lui fermoit la bouche; & tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comment deux personnes qui se vouloient tant de bien & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une avanture imprévue, qui

ne lui permit plus de douter ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa Maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent, lorsqu'on craint le plus; & souvent ils accablent lorsqu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à Madame de *Chesterfield*, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette derniere découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à Madame de *Chesterfield*, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations: outre qu'il arrivoit mal-à-propos à son gré, de toutes les façons. Il

fallut pourtant l'écouter, & le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentimens. Il ouvroit de grands yeux, à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paroissoient incroyables, malgré les particularités du fait. » Vous avez raison d'en être » surpris, lui dit *Chesterfield*, en » finissant : mais pour peu que » vous doutiez de ce que je viens » de dire, il ne vous sera pas dif- » ficile de trouver des témoins » pour le confirmer : car la scene » des ces tendres familiarités n'a » pas été moins publique que l'est » la chambre où l'on joue chez la » Reine ; & cette chambre étoit » alors, Dieu-merci, honnête- » ment remplie de monde. La » *Denam* s'est apperçûe la pre- » miere de ce qu'ils croyoient fi- » nement cacher dans la foule

il n'écoutoit que la jalousie, & ne respiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération, dans ce que l'on imputoit à la *Chesterfield*, il pria son mari de suspendre ses résolutions, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparerent là-dessus; & dès les premieres enquêtes, *Hamilton* trouva presque tout le monde instruit d'une avanture à laquelle chacun ajoutoit quelque chose en la contant. Le dépit & le ressentiment s'allumoient dans son cœur, à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir,

pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colere pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez Mylord *Chesterfield*, dans le transport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris, pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une femme si fortement prévenue, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence, en perdant toute sa raison; qu'il falloit incessamment la mener à la campagne, & que

pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, le plutôt seroit le mieux.

Mylord *Chesterfield* n'eut pas de peine à suivre un conseil qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais sa femme, qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit lorsqu'il lui dit qu'il falloit se préparer à partir pour la campagne, dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude : mais elle s'apperçut bien-tôt que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air & aux manieres de son mari, qu'il croyoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur ; & voyant tous ses parens froids & serieux sur les plaintes qu'elle leur en fit ; elle n'e-

péra plus dans cet abandonnement universel, qu'en la tendresse d'*Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un malheur, dont elle ignoroit la cause, & que sa passion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage, dont elle se flattoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle : mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ ; que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits, qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes, & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'*Hamilton*, sa patience & son espoir furent à bout dans cet état funeste. Quelques larmes l'auroient soulagée ; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé

d'*Hamilton* lui paroiſſoit inconcevable : & ne le voyant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

» Seriez-vous du nombre de » ceux, qui ſans daigner m'apprendre pour quel crime on me » traite en eſclave, conſentent » à mon enlevement ? Que veulent dire votre ſilence & votre » inaction, dans une conjoncture » où votre tendreſſe devroit être la » plus vive ? Je touche au moment de mon départ, & j'ai » honte de ſentir que vous me » le faites enviſager avec horreur, » puiſque j'ai raiſon de croire que » vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites-moi du moins » ſavoir où l'on m'entraîne, ce » qu'on veut faire de moi dans les » déſerts, & pourquoi vous paroiſſez avec toute la terre, changé pour une perſonne que toute

» la terre n'obligeroit pas à chan-
» ger si votre foiblesse ou votre in-
» gratitude ne vous rendoit in-
» digne de sa tendresse. «

Ce billet ne fit que l'endurcir, & le rendre plus fier de sa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parcequ'il ne doutoit pas que sa douleur & le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, & se savoit bon gré du conseil qu'il avoit imaginé, pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse, par tout ce que les ressentimens jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence, qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévû se joignant à tant de disgraces réunies pour l'ac-

cabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La Cour fut remplie du bruit de cet évenement. Personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ: mais peu de gens approuverent le procédé de Mylord *Chesterfield*. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la mal-honnêteté d'être jaloux de sa femme: mais dans la Ville, ce fut un prodige inconnu jusqu'alors, de voir un mari recourir à ces moyens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre *Chesterfield*, autant qu'on l'osoit sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Toutes les meres promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pié en Italie, pendant

leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-tems l'entretien de la Cour, le Chevalier de Grammont, qui ne savoit pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie, que tous les bourgeois de Londres ensemble, & ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale sarabande, qui malheureusement avoit eu tant de part à l'aventure. Elles passoient pour être de lui : mais si *Saint-Evremont* y avoit travaillé, ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses ouvrages, comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme, est un fou qui se tourmente, & qui la désespere : mais celui qui naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa femme, & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené, que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde, sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnemens que l'on fait sur ces malheureux états du mariage, vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, & la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes, plutôt par tradition, que

par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur, par les Duegnes, les grilles & les verroux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects, & les ressentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables. D'autres renchérissent par diverses précautions sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe. Mais la plûpart tiennent que dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, Nations bénignes, qui loin de recevoir ces habitudes féroces & ces coûtumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés,

vous passez sans chagrin & sans allarmes vos paisibles jours, dans toutes les douceurs d'une indolence domestique!

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patiens compatriotes, pour faire éplucher, par un ridicule éclat, les particularités d'une aventure qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour, & qu'on auroit oubliée par-tout au bout d'un mois: mais dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonniere, & l'attirail dont on se flatoit qu'elle l'avoit pourvû, Dieu sait comme on donna sur son arriere-garde. Les *Rochester*, les *Midlessex*, les *Sydleys*, les *Ethereges*, & toute la troupe des beaux esprits, mirent au jour force Vaudevilles, qui divertissoient le public à ses dépens.

Le Chevalier de Grammont

les trouva ſpirituels & récréatifs, comme on dit : & dans tous les lieux où ce ſujet étoit traité, voulant produire le ſupplément qu'il y avoit fait : » C'eſt une choſe ſinguliere, diſoit-il, que la campagne, qu'on peut appeller la » potence ou les galeres d'une jeune perſonne, ne ſoit faite en ce » pays-ci, que pour les malheureuſes & non pour les coupables ! La pauvre petite *Cheſterfield*, pour quelques lorgnades » d'imprudence ſe voit d'abord » trouſſée par un mari fâcheux qui » vous la mene paſſer les fêtes de » Noël dans un Château de plaiſance à cinquante lieues d'ici, » tandis qu'il y en a mille qu'on » laiſſe dans la liberté de tout faire, qui la prennent bien auſſi, » & dont la conduite enfin mériteroit tous les jours vingt » coups de bâtons. Je ne nomme

» personne, Dieu m'en garde, mais
» la *Midleton*, la *Denam*, les
» filles de la Reine, celles de la
» Duchesse, & cent autres répan-
» dent leur faveurs à droite & à
» gauche sans qu'on en souffle.
» Pour Madame *de Shrewsbury*,
» c'est une bénédiction. Je m'en
» vais parier qu'elle feroit tous
» les jours tuer son homme, qu'elle
» n'en iroit que la tête plus levée.
» On diroit qu'elle a des indul-
» gences plenieres pour sa con-
» duite. Ils sont trois ou quatre
» qui portent chacun une aune de
» ses cheveux en bracelets, sans
» qu'on y trouve à redire. Cepen-
» dant il sera permis qu'un bourru,
» comme *Chesterfield*, exerce une
» tyrannie pareille, & toute nou-
» velle en ce pays-ci, sur la plus
» jolie femme d'Angleterre, pour
» un rien ! Je suis son valet. Les
» précautions n'y font ma foi rien :

» & souvent une femme, qui ne
» songeroit point à mal, si on la
» laissoit en repos, s'y voit por-
» tée par vengeance ou réduite par
» nécessité; c'est l'Evangile, Ecou-
» tez ce qu'en dit la sarabande
» de *Francisco*.

Jaloux, que sert tout votre effort?
L'Amour est trop fort;
Et quelque peine,
Que l'on prenne,
Elle est vaine,
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux.
On contraint ses plus chers desirs;
On prend cent plaisirs.
Mais pour les soins
De cent Témoins,
En secret on n'aime pas moins.

Lély avoua qu'il y avoit pris plaisir. Le Duc d'*Yorck* en eut à le regarder, & se mit à lorgner tout de nouveau l'Original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses espérances ; & dans le même-tems que sa tendresse inutilement réveillée pour elle allarmoit celle du Chevalier de Grammont, la *Denam* s'avisa de remettre sur pié le traité qu'on avoit si mal-à-propos interrompu. Bientôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne-foi dans les négociations, on ne perd pas le tems à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté ; cependant, je ne sais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le Duc pressa fort la Duchesse de mettre la *Denam* en possession de cette Charge, qui faisoit l'objet de son ambition : mais comme elle n'étoit pas caution des articles secrets

du traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, & soumise aux volontés du Duc, il lui parut dur & deshonorant, de recueillir chez elle une rivale qui l'exposeroit à faire un assez triste personnage au milieu de sa Cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empressement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, & sentoit qu'il avoit raison. Sa femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le Ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge & de sa figure? Il se le disoit continuellement: mais aux

complimens qu'on lui fit de tous côtés, sur la charge que Madame sa femme alloit avoir auprès de la Duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui falloit des exemples, pour exercer ses ressentimens dans un pays privilégié. Celui de Milord *Chesterfield* ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit; outre qu'il n'avoit pas de maison de campagne, où mener l'infortunée *Denam*. Ainsi, le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long, sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva du milieu de ses plus cheres espérances, & de ses plus beaux jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint con-

seil

ſeil pour le lapider dès qu'il ſortiroit : mais il ſe tint renfermé pour pleurer la mort de ſa femme, juſqu'à ce que leur fureur fût appaiſée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit diſtribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé, qu'on n'en avoit bû dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la Ville craignoit quelque grand déſaſtre, pour l'expiation de ces funeſtes effets de la jalouſie, *Hamilton* n'étoit pas tout à fait ſi content qu'il s'étoit flaté de l'être, après le départ de Madame de *Cheſterfield*. Il n'avoit conſulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit ſatisfaite : mais ſon amour ne l'étoit pas ; & depuis l'abſence de ce qu'il aimoit encore, malgré ſes reſſentimens, ayant eu le loiſir de faire quelques

réflexions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : « A » quoi bon, disoit-il, m'être si fort » pressé de rendre malheureuse » une personne, qui toute cou» pable qu'elle soit, peut seule » faire mon bonheur ? Maudite ja» lousie ! poursuivit-il, plus cruel» le encore pour ceux qui tour» mentent, que pour ceux qui » sont tourmentés ! Que m'im» porte d'avoir arraché la *Chester*» *field* aux espérances & aux desirs » d'un rival plus heureux, si je ne » l'ai pû faire sans m'arracher à » ce qu'il y avoit de plus cher & » de plus sensible aux penchans de » mon cœur ? »

Quantité d'autres raisonnemens de cette force, & tous hors de saison, lui prouvant nettement, que dans un engagement comme le sien, il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne

rien avoir, il se remplissoit l'esprit de vains repentirs & d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de celle qui les causoit : mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici.

» Vous serez aussi surpris de
» cette lettre, que je le fus de l'air
» impitoyable dont vous vîtes mon
» départ. Je veux croire que vous
» vous étiez imaginé des raisons,
» qui justifioient dans votre esprit
» un procédé si peu convenable.
» Si vous êtes encore dans la du-
» reté de ces sentimens, ce sera
» vous faire plaisir, que de vous
» apprendre ce que je souffre dans
» la plus affreuse des prisons. Tout
» ce qu'une campagne a de plus
» triste dans cette saison, s'offre
» par-tout à ma vûe. Assiégée par
» d'impénétrables boues, d'une

» fenêtre je vois des rochers, de
» l'autre des précipices : mais de
» quelque côté que je tourne mes
» regards dans la maison, j'y ren-
» contre ceux d'un jaloux, moins
» supportables encore que les trif-
» tes objets qui m'environnent.
» J'ajoûterois aux malheurs de ma
» vie celui de paroître criminelle
» aux yeux d'un homme, qui de-
» vroit m'avoir justifiée contre les
» apparences convaincantes : si par
» une innocence avérée j'étois en
» droit de me plaindre, ou de
» faire des reproches. Mais com-
» ment se justifier de si loin, & com-
» ment se flatter que la description
» d'un séjour épouvantable ne vous
» empêchera pas de m'écouter ?
» Mais êtes-vous digne que je le
» souhaite ? Ciel ! que je vous
» haïrois, si je ne vous aimois à
» la fureur, Venez donc me voir
» une seule fois, pour entendre

» ma justification ; & je suis per-
» suadée que si vous me trouvez
» coupable après cette visite, ce
» ne sera pas envers vous. Notre
» Argus part demain pour un pro-
» cès qui le retiendra huit jours
» à *Chester*. Je ne sais s'il le ga-
» gnera : mais je sais bien qu'il ne
» tiendra qu'à vous qu'il n'en per-
» de un qui lui tient pour le moins
» autant au cœur, que celui qu'il
» va solliciter. »

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une avanture plus téméraire que celle qu'on lui proposoit, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier : mais elle l'assuroit qu'il seroit content du voyage ; & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de Madame de *Chesterfield*. Cette pa-

rente qui l'avoit bien voulu ſuivre dans un exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les inſtructions néceſſaires ſur ſon départ, & ſur ſon arrivée. Dans ces ſortes d'expéditions le ſecret eſt néceſſaire, du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poſte & partit de nuit, animé d'eſpérances ſi tendres & ſi flateuſes, qu'en moins de rien, en comparaiſon du tems & des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la derniere poſte il renvoya diſcretement ſon poſtillon. Il n'étoit pas encore jour; & de peur des rochers & des précipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec aſſez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureuſement tous les mauvais pas, & ſuivant ſes

instructions, il mit pié à terre à certaine petite cabane, qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique : mais comme il avoit besoin de repos, il ne se soucioit point de voir le jour, & se soucioit encore moins d'en être vû ; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande faim à son réveil, il mangea fort & ferme ; & comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre, & que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la journée à se décrasser, & à se faire toutes les préparations que le tems & le lieu permettoient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il atten-

doit avec impatience arriverent à l'entrée de la nuit, par une espece de grison, qui lui servant de guide, après avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue., le fit entrer dans un jardin, où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte par laquelle on devoit bien-tôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon soir. La nuit se ferma : mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver ; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté jusques aux genoux, & sentoit, que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obscure, eût été rude pour un autre : mais ce n'é-

toit rien pour un homme qui se flatoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque tems contre les cruautés de l'impatience & contre les rigueurs du froid: mais il la sentit petit à petit refroidir; & deux heures qui lui parurent deux siecles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte, ni des fenêtres; il se mit à faire quelques raisonnemens en lui-même sur l'état présent de ses affaires, & sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture: » Si » nous frappions à cette maudite » porte, disoit-il; car encore est-» il plus honorable, si le malheur » m'en veut, de périr dans la mai-» son, que de mourir de froid

» dans le jardin. Il est vrai, re-
» prenoit il, que ce parti peut ex-
» poser une personne, que quel-
» que accident imprévû met peut-
» être à l'heure qu'il est encore
» plus au désespoir que moi. » Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus long-tems qu'il seroit possible, sans en mourir, la fin d'une aventure qui commençoit si tristement. Tout cela fut inutile ; & quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdissement commençoit à le saisir de tous côtés, & le froid dominoit en dépit de tout ce que les empressemens de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin ; & dans l'état où la nuit l'avoit mis ; ju-

geant que ce seroit désormais inutilement que cette porte ensorcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeoit à son aventure, plus les circonstances lui en paroissoient bisarres & incompréhensibles. Mais loin de s'en prendre à la charmante *Chesterfield*, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginoit que son mari pouvoit être inopinément revenu : tantôt que quelque mal subit l'avoit saisie; enfin que quelque obstacle s'étoit malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. » Mais, disoit-il, pour» quoi m'avoir oublié dans ce

» maudit jardin ? Quoi ! ne pas
» trouver un petit moment pour
» me faire au moins quelque si-
» gne, puisqu'on ne pouvoit ni
» me parler, ni me recevoir ? Il ne savoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'étoit faites : mais comme il se flata que tout iroit mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pié dans ce mal-encontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, & ne laissa pas de s'endormir, comme il eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre, ou quelque message de Madame de *Chesterfield* : mais il n'avoit pas dormi deux heures qu'il le fut par un grand bruit de cors & de

chiens. La chaumiere qui lui servoit de retraite, touchoit, comme nous avons dit, les murailles du parc. Il appella son hôte pour savoir un peu que Diable c'étoit que cette chasse, qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit, que c'étoit Monseigneur qui couroit le lievre dans son parc. Quel Monseigneur? dit-il, tout étonné. Monseigneur le Comte de *Chesterfield*, répondit le païsan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que dans sa premiere surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déja le voir entrer avec tous ses chiens. Mais dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun, n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir, après une telle allarme. Il se leva, pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer pour tromper, ou pour éloigner un vilain mari qui s'avisoit de négliger son procès pour obséder sa femme. Il achevoit de s'habiller & commençoit à questionner son hôte, lorsque le même grison qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, & disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de de sa parente : & voici ce qu'elle contenoit.

» Je suis au désespoir d'avoir
» innocemment contribué à vous
» attirer dans un lieu où l'on ne
» vous fait venir que pour se mo-
» quer de vous. Je m'étois opposée
» au projet de ce voyage, quoique
» je fusse persuadée que sa ten-
» dresse seule y eût part : mais elle

» vient de m'en défabuser. Elle » triomphe dans le tour qu'elle » vous a joué. Non-seulement son » mari n'a bougé d'ici : mais il y » reste par complaisance. Il la » traite le mieux du monde ; & » c'est dans leur racommodement » qu'elle a su que vous lui aviez » conseillé de la mener à la cam- » pagne. Elle en a conçu tant de » dépit & d'aversion pour vous, » que de la maniere dont elle » m'en vient de parler, ses ressen- » timens ne sont pas encore satis- » faits. Consolez-vous de la haine » d'une créature dont le cœur ne » méritoit pas votre tendresse. Par- » tez : un plus long séjour ici ne » feroit que vous attirer quelque » nouvelle disgrace. Je n'y resterai » pas long-tems : je la connois, » Dieu merci. Je ne me repens » pas de la compassion que j'en » ai d'abord eue : mais je suis dé-

» goûtée d'un commerce qui ne
» convient guere à mon humeur.

L'étonnement, la honte, le dépit & la fureur, s'emparerent de son cœur, après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives, & les desirs de vengeance, exciterent tour à tour son aigreur & ses ressentimens : mais après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste pour remporter à Londres un bon rhûme, par dessus les desirs & les tendres empressemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux, avec un peu plus de vîtesse qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beaucoup près la tête remplie d'aussi agréables pensées. Cependant quand il se crut hors de portée de rencontrer Mylord *Chesterfield* & sa chasse, il voulut un peu se retourner,

pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête étoit renfermée : mais il fut bien surpris de voir une très belle maison, située sur le bord d'une riviere, au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on pût voir. Au diable, le précipice, ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment & de confusion pour un homme qui s'étoit cru savant dans les ruses aussi bien que dans les foiblesses du beau sexe, & qui se voyoit la dupe d'une coquette, qui se raccommodoit avec un époux pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à soûtenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déja trompé : mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure
pas beaucoup de beaux e
pour lui, le voyage & ses c
rances furent supprimés
qu'il lui fut possible : mais c
on peut croire que la *Che*
n'en garda pas le secret,
l'apprit, & lui en ayant f
compliment, il voulut un
détail de cette expédition. L
valier de Grammont, éto
sent à ce récit; & n'ayant q
peu déclamé contre la t
qu'on lui avoit faite : » Si e
» tort, dit-il, de pousser l
» si loin, vous avez eu to
» de revenir sur vos pas c
» un étourdi. Je m'en vais
» cent pistoles, qu'elle s'est
» tie plus d'une fois d'un r
» ment que vous méritie
» pour le tour que vous lu
» joué. Les femmes aiment
» geance : mais elles ne ti

» pas toûjours leur colere ; & si
» vous eussiez resté dans le voisi-
» nage jusqu'au lendemain, je veux
» avoir les bras cassés, si on ne vous
» eût fait amende honorable pour
» l'affront de la premiere nuit. »
Hamilton n'en tomba pas d'accord. Le Chevalier de Grammont voulut soûtenir sa these par un exemple ; & s'adressant au Roi :
» Sire, dit-il, Votre Majesté peut
» avoir connu *Marion de l'Orme.*
» La créature de France, qui avoit
» le plus de charmes étoit celle-là.
» Quoiqu'elle eût de l'esprit com-
» me les Anges, elle étoit capri-
» cieuse comme un Diable. Cette
» Princesse m'ayant donné un ren-
» dez-vous, s'étoit avisée de me
» l'ôter pour le donner à un autre.
» Elle m'écrivit le plus joli billet
» du monde, tout rempli du dé-
» sespoir où elle étoit d'un mal
» de tête, qui l'obligeoit à garder

» le lit, & qui la privoit du plai-
» sir de me voir jusqu'au lende-
main. » Ce mal de tête, soudainement arrivé, me parut suspect, & ne doutant point que ce ne fût une défaite : Oh parbleu, Madame la coquette, dis-je en moi même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

» Voilà tous mes grisons en
» campagne dont les uns battoient
» l'estrade autour de sa maison,
» tandis que les autres assiégeoient
» sa porte. Un de ces derniers me
» vint dire que personne n'étoit
» entré chez elle de toute l'après
» midi : mais qu'un petit laquais
» en étoit sorti sur la brune ; qu'il
» l'avoit suivi jusques dans la rue
» Saint-Antoine, où ce laquais en
» avoit rencontré un autre, au-
» quel il avoit dit seulement un

» mot ou deux. Il ne m'en fallut
» pas davantage pour me confir-
» mer dans mes ſoupçons, &
» pour former le deſſein d'être de
» la partie, ou bien de la rompre.
» Comme il y avoit fort loin
» du Baigneur où je logeois, juſ-
» ques au fond du Marais, dès
» que la nuit fut venue, je mon-
» tai à cheval ſans vouloir qu'on
» me ſuivît. Dès que j'eus gagné la
» Place-Royale, le griſon en ſen-
» tinelle m'aſſura qu'il n'étoit en-
» core entré perſonne chez Ma-
» demoiſelle de *l'Orme*. Je pouſ-
» ſai vers la rue ſaint-Antoine, &
» juſtement comme je ſortois de
» la Place-Royale, j'y vis entrer
» un homme à pié qui ſe cachoit
» de moi tant qu'il pouvoit : mais
» il eut beau faire je le reconnus.
» C'étoit le *Duc de Briſſac*. Je
» ne doutai point que ce ne fût le
» rival de cette nuit. Je m'appro-

» chai donc de lui, faisant sem-
» blant de douter si je ne me
» trompois point, en mettant pié à
» terre d'un air fort empressé. *Brissac*, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la derniere importance : j'ai un rendez-vous, pour la premiere fois, chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas long-tems. Prête-moi ton manteau, si tu m'aimes, & promene un peu mon cheval, en attendant mon retour. Sur-tout, ne t'éloignes pas d'ici. Tu vois que j'en use librement : mais c'est, comme tu sais, à la charge d'autant. Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval, & me conduisit de l'œil. Cela ne lui servit de rien ; car après avoir fait semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis

de lui je me coulai par deſſous les arcades juſqu'à la porte de la Nymphe *de l'Orme*. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étois ſi bien enveloppé du manteau *de Briſſac*, qu'on me prit pour lui. La porte ſe referma ſans qu'on m'eût fait la moindre queſtion, & comme je n'en avois point à faire, je fus droit à la chambre de la Demoiſelle. Je la trouvai ſur un lit de repos dans le deshabillé le plus galant & le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit été ſi belle, ni ſi ſurpriſe, & la voyant toute interdite: Qu'eſt ce, ma belle? lui dis-je. Il me paroît que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête eſt apparemment paſſé. Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus: & vous me ferez plaiſir de vous en aller, & de me laiſſer mettre au lit. Pour vous laiſſer mettre au lit,

oui, lui dis-je : mais pour m'en aller, non ma petite Infante. Le Chevalier de Grammont n'eſt pas un ſot; on ne ſe pare pas avec tant de ſoin pour rien. Vous verrez pourtant que c'eſt pour rien, me dit-elle : car aſſurement il n'en ſera pas autre choſe pour vous. Quoi! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous .... Eh bien, me dit-elle bruſquement, quand je vous en aurois promis cinquante, c'eſt à moi de les tenir, ſi je veux, & à vous de vous en paſſer, ſi je ne le veux pas. Cela ſeroit bon, lui dis-je, ſi ce n'étoit pour le donner à un autre. Elle, auſſi fiere que celles qui ont le plus d'innocence, & auſſi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta ſur un ſoupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confuſion; & voyant qu'elle montoit ſur ſes grands chevaux : Mademoiſelle,

demoiselle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous inquiete. Vous avez peur que *Brissac* ne me trouve avec vous : mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous, & Dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas si-tôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, & me regardant avec surprise : » Que voulez-vous donc dire du » Duc de *Brissac* ? me dit-elle. Je » veux dire, répondis-je, qu'il est » au bout de la rue qui promene » mon cheval, & si vous ne vou- » lez pas m'en croire, vous n'a- » vez qu'à y envoyer un de vos » gens, ou voir son manteau, » que je viens de laisser dans vo- » tre anti-chambre. Voilà l'éclat » de rire qui la prend au fort de » son étonnement ; & me jettant

» les bras au cou : mon Chevalier, » me dit-elle, je n'y ſaurois plus » tenir ; tu es trop aimable & » trop extraordinaire pour ne te » pas tout pardonner. Je lui ra- » contai comme la choſe s'étoit » paſſée. Elle en penſa mourir de » rire ; & nous étant ſéparés fort » bons amis, elle m'aſſura que » mon rival n'avoit qu'à prome- » ner des chevaux tant qu'il lui » plairoit, qu'il ne mettroit de » la nuit le pié chez elle.

» Je le trouvai fidellement dans » l'endroit où je l'avois laiſſé. Je » lui fis mille excuſes de l'avoir » fait attendre ſi long-tems, & » mille remercimens de ſa com- » plaiſance. Il me dit que je me » moquois ; que ces complimens » ne ſe faiſoient point entre amis ; » & pour me convaincre qu'il m'a- » voit rendu ce petit ſervice de » bon cœur, il voulut à toute for-

» ce tenir la tête de mon cheval,
» tandis que j'y remontois. Je lui
» donnai bien le bon soir, en lui
» rendant son manteau, & je me
» rendis chez mon Baigneur éga-
» lement content de la maîtresse
» & du rival. Voilà, poursuivit-
» il comme il ne faut qu'un peu
» de patience & d'adresse pour
» désarmer la colere des Belles,
» & pour mettre jusques à leurs
» supercheries à profit. »

Il avoit beau divertir par ses récits; instruire par ses exemples, & ne paroître à la Cour que pour y répandre la joie universelle: il y avoit long-tems qu'il étoit trop le seul étranger à la mode. La fortune jalouse de la justice qu'on rend au mérite, & qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre; &

ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé devant eux, pour disposer les suffrages de la Cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe & dans l'épée. L'un étoit le Marquis *de Flamarin*, triste objet des tristes élégies de la Comtesse *de la Suze*. L'autre étoit le Président *Tambonneau* très humble & très obéissant serviteur & berger de la belle *Luine*. Comme ils arriverent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aussi différens que leurs figures. *Tambonneau*, passablement laid, fondoit ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas; & *Flamarin*, par son air & par sa taille, briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour y réussir. C'est pourquoi dans leurs premieres visites, l'un représentoit, & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les Dames en Angleterre du goût de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La Réthorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe, & la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, & qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'esprit de *Saint-Evremont*, & aux agrémens naturels & singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant comme les Anglois en général ont une espece de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grace à *Flame-*

rin, en faveur d'un duel, qui le chaſſant de ſon pays, lui ſervoit de recommandation chez eux.

Mademoiſelle d'*Hamilton* eut d'abord l'honneur d'être diſtinguée par *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'eſprit qu'il falloit pour démêler la délicateſſe du ſien; & charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans ſa converſation, ni pour le tour ni pour l'expreſſion, ni pour la fineſſe des penſées, il lui faiſoit ſouvent la grace de cauſer avec elle; & peut-être ne ſe fût-il jamais apperçu qu'il l'ennuyoit, ſi s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne ſe fût mis en tête d'aſſaillir ſon cœur. C'étoit un peu trop pour la complaiſance de Mademoiſelle d'*Hamilton*, qui croyoit n'en avoir déja que trop eu pour les figures de ſon diſcours. On le pria de faire ailleurs l'eſſai de ſes

fleurettes séduisantes ; & de ne pas perdre le mérite de sa premiere constance, par une infidélité qui seroit très inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage & docile ; & quelque-tems après retournant aux piés de ses premieres habitudes en France, il se mit à faire provision de politique, pour ces négociations importantes, auxquelles il s'est vû depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ, que le Chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valoit pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son Collegue *Flamarin*, dénué de ce support, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espérés de l'amour & de la fortu-

ne. Mais Mylord *Falmouth*, toujours attentif à la gloire de son Maître pour les secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, & Madame *de Southask* à ses plaisirs. Il eut une pension du Roi, & d'elle tout ce qu'il voulut; trop heureux qu'elle n'eût plus de présens à lui faire que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot*, dont on a fait mention, & qu'on a vû depuis Duc *de Tirconel*, devint amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton*. Il n'y avoit point à la Cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que cadet d'une maison, à la vérité, fort ancienne, mais considérable par l'éclat ou les biens. Cependant, quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa fortune; qu'il étoit bien avant dans la faveur du Duc d'*Yorck*; qu'il

avoit mis cette faveur à profit, & que la fortune lui avoit été favorable au jeu ; il avoit si bien fait, qu'il se voyoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à Mademoiselle d'*Hamilton* avec cet établissement : & des espérances presque certaines d'être Pair du Royaume, par le crédit de son maître ; & par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit, des lettres, des portraits & des cheveux de la *Shrewsbury* ; curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser, & le Chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyoit *Talbot* passionnément amoureux ; qu'il nié-

toit pas homme à se rebuter pour un refus ; qu'il n'étoit pas fait de maniere à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressemens, & qu'outre cela, ses freres commençoient à fréquenter la maison. De ses freres, l'un étoit Aumônier de la Reine, Jésuite intrigant, & grand faiseur de mariages : l'autre étoit ce qu'on appelle Moine Séculier, qui n'avoit de son ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue ; du reste, libre par-tout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes, & de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du Chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoit Mademoiselle d'*Hamilton* pour les pré-

tentions de ce rival n'étoit pas capable de le raſſurer. Elle ne pouvoit répondre que de ſes intentions, & dépendoit abſolument de celles de ſes parens. Mais la fortune qui ſembloit l'avoir pris ſous ſa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour Patron des Irlandois opprimés. Ce zele pour ſa Nation étoit fort louable : mais il n'étoit pas tout-à-fait déſintéreſſé. De tous ceux que ſon crédit avoit rétablis dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite choſe : mais comme chacun y trouvoit ſon compte, perſonne n'y trouvoit à redire. Cependant, comme il eſt difficile de ſe contenir, quand la fortune ou la faveur ſe mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quel-

ques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquerent l'autorité du Duc d'*Ormond*, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoître, avec assez de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit & le rang de l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la soumission & les déférences: mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car s'étant emporté mal-à-propos à quelques discours, qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc d'*Ormond* de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voyant bien qu'il ne sortiroit pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au Duc d'*Ormond*, il y employa ses amis, & fit beaucoup plus pour sortir de ce pas, qu'il

n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout espoir d'entrer dans une famille, qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avoit fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiselle d'*Hamilton* pour oublier une tendresse qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur, & raisonnablement distrait. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cens Guinées la veille de son emprisonnement.

Cette aventure lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume; & cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le Chevalier de Grammont qui le voyoit partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voyage; & l'ayant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé: » *Talbot*, lui dit-» il, si vous avez besoin de mes » services ici pendant votre ab-» sence, vous n'avez qu'à dire. » Vous savez que le vieux *Roussel* » a laissé son Neveu, pour sol-» liciter ses intérêts auprès de » Mademoiselle d'*Hamilton*. Si » vous voulez je prendrai soin des » vôtres. Adieu; bon voyage. » N'allez pas tomber malade par » les chemins: mais si cela vous

» arrivoit, ſouvenez-vous de moi » dans votre teſtament. » *Talbot*, que ce compliment fit d'abord ſouvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embraſſant : Mon cher Chevalier, je vous ſais ſi bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laiſſe ma Maîtreſſe, & vais vous envoyer votre argent.

Le Chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive ſur le paiement. Voici comme il s'y prit long-tems après, au ſujet de Milord *Conwalis*. Ce Milord *Conwalis* avoit épouſé la fille de *Fax*, Tréſorier de la Maiſon du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son beau fils, au contraire, étoit un petit hanneton, grand diſſipateur, qui jouoit volontiers, qui per-

doit tant qu'on vouloit ; mais qui ne payoit pas de même. Son beau-pere qui n'avoit garde d'approuver sa conduite, ne laissoit pas de payer en la redressant. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cens Guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût sur son départ, & qu'il eût pris congé de *Conwalis* préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouva laconique. Le voici.

Milord,

Souvenez-vous du Comte de Grammont, *& n'oubliez pas* le Chevalier Fax.

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa Maîtresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires, ne

le guérirent pas tout-à-fait ; & s'il se trouva dégagé des fers de Mademoiselle d'*Hamilton* à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine jusqu'à présent, que pour faire mention de Mademoiselle *Stwart* & de Mademoiselle de *Warmestré*. Les autres étoient Mademoiselle *Balantin*, Mademoiselle de *la-Garde*, & Mademoiselle *Bardou*, toutes Filles d'Honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La *Balantin* n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, & qui n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes,

faisoit tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle *de la Garde* & Mademoiselle *Bardou*, toutes deux Françoises, avoient été placées par la Reine Mere. La premiere étoit une petite Mauricaude qui s'entremettoit des affaires des ses Compagnes; & l'autre vouloit à toute force être admise au rang des Filles d'Honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, & qu'on lui en contestât à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit guere être plus laide, avec une aussi jolie taille: mais en récompense, sa laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On se servoit d'elle, pour danser avec *Flamarin*: & quelquefois sur la fin d'un bal, armée de castagnettes & d'effronterie, elle se mettoit à

danser quelque Sarrabande figurée, qui faisoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiselle *Stwart* ne servoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilerent presqu'en même-tems, par différentes aventures. Voici celle de Mademoiselle *Warmestré*, dont on a dit quelque chose au sujet du Chevalier de Grammont.

Milord *Taffe*, fils aîné du Comte *de Carlingford* s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; & la *Warmestré*, non-seulement s'imagina qu'il étoit vrai; mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la premiere occasion; & en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires au Duc *de*

Richemont. Ils s'aimoient beaucoup : mais ils aimoient encore plus le vin. Le Duc *de Richemont*, malgré sa naissance, ne brilloit que médiocrement à la Cour ; & le Roi le considéroit encore moins que ne faisoient les Courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit, qu'il s'avisa de devenir amoureux de Mademoiselle *Stwart*. La confidence fut mutuelle entre *Taffe* & lui, sur leurs engagemens. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite *la Garde* fut chargée de dire à Mademoiselle *Stwart*, que ce Duc *de Richemont* mouroit d'amour pour elle ; & que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire, qu'il étoit tout prêt à l'épouser, dès qu'elle en auroit le loisir.

Taffe n'eut point de commis-

sion à donner pour Mademoiselle *Warmestré* à la petite Ambassadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là : mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce ; comme par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la nuit chez elle. Cela paroissoit difficile : mais on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles, qui pour toutes choses au monde n'auroit voulu faire la commode, qu'en tout bien & tout honneur, consentit qu'on souperoit tant qu'on voudroit chez Mademoiselle *Varmestré*, pourvû que ce fût à bonne intention, & qu'elle fût de la partie. La bonne Dame aimoit les huîtres vertes, & ne haïssoit pas le vin d'Espagne. Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils

d'huîtres : l'un pour manger avec la compagnie, & l'autre pour emporter : & dès qu'elle avoit pris sa dose de vin, elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à peu près du tems que Monsieur le Chevalier de Grammont avoit jetté les yeux sur elle qu'on menoit ce petit train de vie, dans sa chambre. Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, & les autres provisions de sa libéralité, qui s'y consommoient !

Au milieu de ces bombances nocturnes, & de cet innocent commerce, un parent de *Killegrew* vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna : mais il y pensa perdre l'esprit.

C'étoit un Gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois, & possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre

homme, qui n'avoit que faire à la Cour, y fut voir ſon couſin *Killegrew* qui n'avoit que faire de ſa viſite. Il y vit Mademoiſelle *Warmeſtré* : & dès cette premiere vûe en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter. Si bien que n'ayant plus de repos ni le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux remedes extrêmes ; c'eſt-à-dire, qu'un beau matin il fut trouver ſon couſin *Killegrew*, lui conta ſa chance, & le pria in-ſtamment de demander Made-moiſelle *W*[illegible]*ſtré* en [illegible] ſa part.

Kil[illegible]

ham [illegible]

[illegible] que

[illegible] ré,

[illegible] déja

[illegible] lui en

[illegible] lution de

E

toit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la Cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût: que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits, & en frais de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déja supputé tout cela: mais trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution: & *Killegrew* cédant à ses importunités

importunités, fut offrir ſon couſin piés & poings liés à la victorieuſe *Warmeſtré*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaiſance de ſa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut ſa propoſition. La hauteur avec laquelle elle le refuſa, lui fit croire qu'elle étoit bien ſûre de ſon fait avec Milord *Taffe*, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princeſſe avoit pû trouver deux hommes d'humeur à l'épouſer. Il ſe preſſa d'annoncer ce refus, avec toutes ſes circonſtances les plus offenſantes, comme la nouvelle la plus ſalutaire qu'il put apprendre à ſon couſin : mais ſon couſin ne ſe le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguiſoit la vérité, par les raiſons qu'il lui avoit déja expoſées ; & n'oſant plus lui en parler, il prit la réſolution de

la voir lui même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, & médita son compliment : mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pû s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire, dont elle avoit donné la réponse à *Killegrew* ; qu'elle n'en avoit ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne, & croyant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que pour vaquer

à sa douleur, il s'étoit soustrait au commerce des chiens & des chevaux; c'est-à-dire qu'il renonçoit aux plus cheres délices d'un Gentilhomme de campagne, la dedaigneuse *Warmestré*, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchainée; celles principalement qui n'étoient plus d'âge, ou de figure, à donner ces scandales, en demandoient justice. Mais la Gouvernante des Filles, à qui l'on auroit pû s'en prendre, assura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médisans. Elle eut une Audiènce de la Reine pour en développer le mystere; & elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son

aveu, c'est-à-dire, en tout bien & en tout honneur.

La Reine envoya demander à Milord *Taffe*, s'il reconnoissoit Mademoiselle *Warmestré* pour sa femme. Il assura très respectueusement, qu'il ne reconnoissoit ni Mademoiselle *Warmestré*, ni son enfant; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse *Warmestré*, plus indignée de cette réponse, qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la Cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la premiere occasion.

Killegrew sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin, pour lui en faire part; & dès qu'il le vit, sans ménager la

délicatesse de son amour, ou de ses sentimens, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées, pour le faire crever de honte & de ressentiment.

Nons lisons que l'officieux *Tiridate* se laissa doucement mourir, au récit de la mort de *Mariamne*; mais le tendre cousin de *Killegrew*, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au Ciel, & fit cette Oraison.

» Loué soit le Seigneur d'une
» petite disgrace qui fera peut-
» être le bonheur de ma vie! Que
» sait-on, si la belle *Warmestré* ne
» voudra point de moi à présent:
» & si je n'aurai pas le bonheur,
» de passer mes jours avec une
» femme que j'adore, & dont je
» puis espérer des héritiers? Oui-
» da, dit *Killegrew*, plus con-

» fondu que l'autre n'auroit dû l'ê-
» tre : vous pouvez compter sur
» l'un & sur l'autre. Je ne doute
» pas qu'elle ne vous donne la
» main, dès qu'elle sera relevée ;
» & ce seroit une grande malice
» à elle, qui en fait faire, de
» vous laisser manquer d'enfans.
» Je vous conseille de prendre
» toujours celui qu'elle vient d'a-
» voir, en attendant les autres.

Ce qui fut dit fut fait, nonobstant la raillerie. Cet amant fidele la rechercha comme il eût pû faire la chaste *Lucrece*, ou la belle *Hélene*. Sa passion ne fit qu'augmenter, après l'avoir épousée : & la généreuse *Varmestré*, touchée d'abord de reconnoissance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant, dont il ne fut le pere ; & depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque-tems après, Mademoiselle *Balantin*, que cet exemple n'avoit point effrayée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chassée. La désagréable *Bardou* la suivit de près : mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa sarabande, comme de son visage. Le Roi, pour ne plus les revoir, ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restoit donc plus que la petite Mademoiselle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit ni assez de vices, ni de vertus, pour être chassée de la Cour, ou pour y rester : Dieu sait ce qu'elle seroit devenue, si le Seigneur *Silvius*, personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour femme l'Infante *de la Garde.*

On a fait voir que toutes ces

Princesses méritoient qu'on les chassât, ou pour leurs déréglemens, ou pour leur laideur : cependant celles qui les remplacerent, trouverent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte Mademoiselle *Wels*.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui se mettoit bien, qui marchoit comme une Déesse & dont le visage fait comme ceux qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisent le moins. Le Ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit ; & par malheur son esprit faisoit bon sur tout ce que l'on en croyoit. Cependant comme elle étoit fraîche, & qu'elle paroissoit neuve, le Roi, que la belle *Stuart* ne gâtoit pas sur la finesse des pensées, voulut

voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mademoiselle *Wels*, que les sentimens avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille Royale : & comme son pere avoit fidellement servi Charles I, elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défenses qu'il ne falloit; qu'elle s'étoit rendue à discrétion, sans être vivement pressée : & d'autres disoient que Sa Majesté se plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le Duc *de Boukingham* fit un couplet de Chanson sur ce sujet, dans lequel le Roi parle à *Progers*, confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wels*, qui signifie

Puits, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens.

Quand le Roi, de ce Puits sentit l'horreur profonde,
PROGERS, s'écria-t'il, que suis-je devenu ?
Ah ! depuis que j'y sonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y serois parvenu.

Mademoiselle *Wels* avec cette espece d'Anagramme sur son nom, & ces remarques sur sa personne, ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étoient Mesdemoiselles *Leviston*, *Filding*, & *Bointon*, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires ; & nous les laisserons dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'Honneur la nouvelle Cour de la Reine. Celle de la Duchesse d'*Yorck* fut presque renouvellée dans le même tems : mais quant au choix qu'elle en fit, cette Princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beauté. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoit que les premieres filles d'honneur, & par quel hasard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre Mademoiselle *Blake*, & Mademoiselle *Price*, dont on a déja parlé, la Chambre avoit été composée de Mademoiselle *Bagot* & de Mademoiselle *Hubert*, Doyenne de la Communauté.

La *Blake*, qui n'avoit jamais véritablement su, ce qui l'avoit brouillé avec le Marquis de *Bri-*

Brisacier, s'en étoit prise à cette Lettre fatale qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la *Price* devoit porter des gans & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de sa blonderie & de ses yeux marcassins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparoit ses regards; & voulant à quelque tems de-là, savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que vouloit dire marcassin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre, & ceux à qui elle s'adressa lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit soupçonné de sa perfidie : *Brisacier* plus étonné de son changement, qu'elle n'étoit indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse

qu'elle n'étoit fade, & la planta là : mais le Chevalier *Yarbouroughs*, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, en fut écouté favorablement : & le sort fit ce mariage, pour voir ce que produiroit une union si blafarde.

Mademoiselle *Price* avoit de l'esprit : & comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la renchérie, quand l'occasion s'en présentoit, elle ne marchandoit seulement pas. Elle avoit de l'emportement dans sa colere, aussi-bien que dans sa tendresse. Cela l'avoit exposée à quelques inconvéniens. Elle avoit très mal à propos pris querelle avec une jeune créature, que Milord *Rochester* aimoit. Ce commerce avoit été jusqu'alors assez secret. Elle eut l'imprudence de faire gout de son

mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse, & de facilité : mais la plus implacable des plumes, en fait de satyre, étoit la sienne.

La pauvre *Price*, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroissoit chaque jour sous une figure nouvelle. Tout étoit plein de Vaudevilles, dont son nom étoit le refrein, & sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une Cour, où l'on étoit avide des moindres choses qui venoient de Milord *Rochester*. Il ne lui falloit plus que la perte d'un Amant & la découverte qui s'en ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce tems-là. C'étoit un garçon de mérite, au-

quel *Blancfort*, depuis Comte *de Traversham*, ſuccéda dans la Charge de Lieutenant des Gardes du Corps de Son Alteſſe. Mademoiſelle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au déſeſpoir : mais ſon inventaire penſa la faire devenir folle. Certaine caſſette cachetée de tous côtés en étoit. Elle étoit addreſſée de la main du défunt à Mademoiſelle *Price* : mais loin de la recevoir, elle n'eut pas ſeulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de ſa prudence de la recevoir au refus de la *Price*, & de ſon devoir de la remettre entre les mains de la Ducheſſe, comptant bien qu'elle étoit remplie de choſes curieuſes & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la Ducheſſe ne crût pas tout-à-fait cela, la curioſité de voir ce

que pouvoit contenir une caſſette ſi merveilleuſe, & ſi ſoigneuſement cachetée, la prit; & l'ouverture s'en fit en préſence de quelques Dames, qui ſe trouverent alors dans ſon cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer, y étoient; & toutes ces faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre, comment une ſeule perſonne y avoit pu fournir; car ſans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes ſortes, & mis en bracelets de tant de manieres, que c'étoit une merveille. Après cela, venoient trois ou quatre paquets de lettres, d'une tendreſſe ſi vive, qu'on n'oſa jamais lire que les deux premieres, tant les tranſports & les langueurs y étoient naturellement repréſentées.

La Ducheſſe ſe repentit d'avoit

fait ouvrir cette caſſette en ſi bonne compagnie : car avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût ſupprimée : mais comme il n'y en avoit pas auſſi de retenir une telle Fille d'Honneur, on rendit à Mademoiſelle *Price* ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de ſon Amant, ou de s'en conſoler.

Mademoiſelle *Hubert* étoit d'un caractere auſſi nouveau pour lors en Angleterre, que ſa figure paroiſſoit ſinguliere dans un pays, où d'être jeune, & de n'être pas plus ou moins belle, eſt un reproche. Elle avoit beaucoup d'eſprit, & ſon eſprit étoit fort orné ſans être fort diſcret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu reglée, & beaucoup de feu dans des yeux peu

touchans. Son cœur étoit tendre : mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau Sexe.

Mademoiselle *Bagets*, qui mérita la premiere ses soins & ses empressemens, y répondit d'abord de bon cœur, & de bonne foi : mais s'étant apperçue que c'étoit trop peu de toute son amitié pour toute celle de la *Hubert*, elle laissa cette conquête à la niece de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme Madame sa Tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bien-tôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la Cour. On y étoit assez grossier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grece sur les goûts de la tendresse, & l'on se mit en tête que l'illustre *Hubert*, qui paroissoit si tendre pour les Bel-

les, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les Chansons commencerent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs ; & ses Compagnes commencerent à la craindre sur la foi de ces chansons. La Gouvernante toute allarmée de ces bruits, consulta Milord *Rochester*, sur le peril où sa Niece paroissoit exposée. Elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de Mademoiselle *Hubert* ; & fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse trop généreuse, pour ne pas traiter de visions ce que l'on imputoit à cette fille ; & trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre, pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle *Bagett* étoit la seule qui véritablement eût quel-

que air de ſageſſe & de beauté, dans cette premiere chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni, qui plaît tant, quand il plaît. Il plaiſoit beaucoup en Angleterre, parcequ'il y étoit rare Elle rougiſſoit de tout, ſans rien faire dont elle eût à rougir. Milord *Falmouth* jetta les yeux ſur elle: Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de Mademoiſelle *Hubert*; & quelque-tems après, l'Amour l'éleva, du poſte de Fille d'Honneur de la Ducheſſe, à un rang que toutes les Filles d'Angleterre auroient pû envier.

La Ducheſſe d'*Yorck*, pour former ſa Cour, voulut voir toutes les jeunes perſonnes qui s'offrirent, & ſans égard aux recommandations, ne choiſir que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiſelle *Jennings*, &

Mademoiſelle *Temple*, étoient à la tête. Elle effaçoient tellement les deux autres qu'on choiſit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiſelle *Jennings*, parée des premiers tréſors de la jeuneſſe, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque choſe de vif & d'animé défendoit ſon teint du fade, qui d'ordinaire ſe mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes, qu'on ne peut exprimer, & les Graces y avoient mis la derniere main. Le tour de ſon viſage étoit gracieux, & ſa gorge naiſſante étoit de même éclat que ſon teint. Pour achever en un mot, ſa figure donnoit une

idée de l'Aurore, ou de la Déesse du Printems, telles que Messieurs les Poètes nous les offrent dans leur brillantes peintures. Mais comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté, sans aucuns défauts, il y auroit eu quelque chose à refaire à ses bras & à ses mains, pour les rendre dignes du reste. Son nez n'étoit pas de la derniere délicatesse, & ses yeux faisoient un peu grace, tandis que sa bouche & le reste de ses appas, portoient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute pétillante d'esprit & de vivacité. Ses gestes & tous ses mouvemens étoient autant d'impromptus. Sa conversation étoit séduisante, quand elle vouloit plaire; fine & délicate, quand elle vouloit donner du ridicule:

mais comme son imagination l'emportoit souvent, & qu'elle commençoit de parler, avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifioient pas toûjours ce qu'elle vouloit : & ses paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensoit.

Mademoiselle *Temple*, à peu près du même âge, étoit brune, en comparaison d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le soûrire agréable & l'air spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur. Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste ; car elle étoit simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante, & fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la Cour de la Duchesse, chacun eut les yeux dessus,

& l'on forma des deſſeins ſur l'une & ſur l'autre, ſoit en bien, ſoit en mal. Mademoiſelle *Jennings* ne fut pas long-tems à ſe diſtinguer, & à ne laiſſer d'adorateurs à ſes compagnes, que ceux que l'eſpoir du ſuccès y attachoit. Son éclat éblouiſſant attiroit, & les charmes de ſon eſprit engageoient.

Le Duc d'*Yorck* s'étant perſuadé qu'elle étoit de ſon appanage, ſe mit en tête de faire valoir ſes prétentions, par le même droit que le Roi ſon Frere s'étoit approprié les faveurs deMademoiſelle *Wels*. Mais il ne la trouva pas d'humeur à ſe mettre à ſon ſervice, quoiqu'elle fût à celui de la Ducheſſe. Elle ne voulut rien comprêndre au nombre infini de lorgnades, dont il l'attaqua d'abord. Ses regards ſe promenoient toûjours ailleurs, quand

ceux

ceux de son Altesse les cherchoient. Et si par hasard il en surprenoit quelqu'un, elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, & ce fut tant pis. Je ne sais de quelle maniere il conta sa chance : mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse & de la fierté. Ce qu'il avoit à proposer ne convenoit pas trop à l'une, ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. » La » premiere étoit, qu'il falloit être » jeune pour entrer agréablement » à la Cour, & ne pas être vieille, » pour en sortir de bonne grace.

» Qu'on ne s'y pouvoit maintenir
» que par une glorieuse résistance,
» ou par d'illustres foiblesses; &
» que dans un séjour si dangereux,
» il falloit faire son possible pour
» ne disposer de son cœur, qu'en
» donnant sa main. . . . . .

Avec de tels sentimens, elle eut moins de peine à résister aux tentations du Duc, qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement, dont on voulut fonder son ambition; & toutes les offres de présens réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu, qui ne vouloit point entendre raison: il y avoit de la honte à laisser échapper une petite étourdie, dont les penchans devoient au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brilloit dans toutes ses manières, & qui cependant se mêloit d'avoir

du solide, quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pû les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout; mais par malheur, elle ne souffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourroient, ou dans ses poches, ou dans son manchon. Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement, & la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vus entrer, les en vissent sortir, sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisoit que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, & les ramassoit qui vouloit. La Duchesse fut souvent

témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours que des charmes & de la sagesse de Mademoiselle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne droit à la Cour, en devînt si-tôt l'ornement par ses attraits, & l'exemple par sa conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris; ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressemens la séduire; elle, qui vrai-semblablement ne tenoit pas cette discrete morale de la prudence de sa mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de *Saint Albans*. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le

tour de son esprit, & dans les charmes de sa personne : mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en desir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé ; car il avoit tout l'esprit du monde, & il étoit Roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle *Jennings* étoient louables & bien raisonnées : mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle, & la Majesté du Prince, humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais Mademoiselle *Stwart* n'eut garde de consentir au projet du Roi.

L'allarme la prit de bonne heure ; elle pria Sa Majesté de vouloir bien laisser au Duc son frere le soin d'instruire les filles de la Duchesse sa belle-sœur, & de ne se mêler que de la conduite de son

troupeau, s'il n'aimoit mieux à ſon tour lui permettre d'écouter certaines propoſitions d'établiſſement, qui ne lui paroiſſoient pas déſavantageuſes. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit, & Mademoiſelle *Jennings* eut encore tout l'honneur des bruits qui ſe répandirent ſur ce ſujet. Nouvelle eſtime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne ſais combien de libertés, ſans intéreſſer la ſienne. Son heure n'étoit pas encore venue : mais elle n'étoit pas ſi loin. C'eſt ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment ſa compagne débuta.

Quoique la figure de Mademoiſelle *Temple* fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mademoiſelle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par ſon eſprit. Deux perſonnes

très capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, entreprirent en même-tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Mylord *Rochester* & Mademoiselle *Hubert*. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disoit bien, que si le Ciel l'avoit fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais que n'étant Dieu merci touché que de l'esprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un aveu si sincere, qu'il lui présentoit des Vers, ou quelque chanson nouvelle: & c'étoit là que tout

ce qui pouvoit disputer quelque chose à Mademoiselle *Temple* étoit mis à deux genoux devant ses appas pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournoient sa petite tête, que c'étoit une pitié.

La Duchesse s'en apperçut, & connoissant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre *Temple* se précipitoit sans le savoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, Mademoiselle *Hubert* fut chargée de mettre ordre le plus discretement qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, & se flatta d'y réussir.

Elle avoit déja fait toutes les

avances, pour s'emparer de sa confiance & de sa bonne volonté. La *Temple*, moins en garde contre elle, que contre *Rochester*, y répondoit tout de son mieux. Elle étoit avide de louanges, & friande de toutes sortes de sucreries, autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ses goûts. Mademoiselle *Hubert* avoit l'Intendance du cabinet des bains de la Duchesse. Son appartement étoit tout contre; & dans cet appartement, elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au goût de Mademoiselle *Temple*, & il convenoit au goût de Mademoiselle *Hubert*, laquelle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent, revinrent avec elle. Un jour que

les Dames avoient été à cheval ; la *Temple* au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez Mademoiselle *Hubert*, pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient : mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire, de se déshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. » Je vous l'allois pro-» poser, dit la *Hubert*. Ce n'est » pas que vous ne soyez jolie com-» me un Ange dans cet habille-» ment : mais il n'est rien tel que » d'être fraîchement & à son aise. » Vous ne sauriez croire, ma che-» re *Temple*, poursuivit-elle, en » l'embrassant, combien vous m'o-» bligerez d'en user ainsi : mais sur-» tout ce goût pour la propreté » me charme. Vous êtes bien dif-

» férente en cela, comme en bien
» d'autres choses, de cette petite
» folle de *Jennings*. Avez-vous
» pris garde comme tous nos be-
» nêts de la Cour l'admirent pour
» quelque éclat, qui n'est peut-être
» pas tout à elle, & pour des
» étourderies, qui ne sont d'au-
» cune autre, & qu'ils prennent
» pour des traits d'esprit. Je ne lui
» ai pas assez parlé pour en démê-
» ler la gentillesse : mais s'il n'est
» pas mieux tourné que ses piés,
» ce n'est pas grand chose. On
» m'en a conté de belles de son
» peu de propreté. Il n'y a point
» de chat qui craigne tant l'eau.
» Comment ? Jamais ne se laver
» pour soi-même, & ne décrasser
» que ce qu'il faut nécessairement
» que l'on montre, c'est-à-dire,
» la gorge & les mains ? «

La *Temple* avaloit cela plus doux que les confitures ; & l'officieuse

Hubert pour ne pas perdre de tems la déshabilloit en attendant sa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque tems en dignité comme Mademoiselle *Hubert* : mais elle eut beau s'en défendre : l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaisir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, & Mademoiselle *Temple* déshabillée : » Passons, » lui dit la *Hubert*, dans le cabi- » net des bains, nous pourrons » y causer un moment, sans crain- » dre que quelque sotte visite nous » vienne lanterner. » Elle y consentit, & s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : » Vous » êtes trop jeune, ma chere *Tem-* » *ple*, lui dit-elle, pour connoître » la malignité du caractere des » hommes en général, & trop

» neuve encore en ce pays-ci pour
» avoir pû démêler celui de ses
» habitans. Je vais vous donner
» une idée de ces Messieurs, du
» mieux qu'il me sera possible,
» sans offenser personne; car je
» n'aime point la médisance.

» Premierement, il faut que
» vous comptiez, que tous les
» hommes de la Cour manquent
» de probité, de bons sens, de
» jugement, d'esprit, ou de sincé-
» rité; c'est-à-dire, que celui qui
» par hasard aura quelques unes de
» ces qualités, à coup sûr n'aura
» pas les autres. Le faste dans les
» équipages, la fureur du jeu,
» la bonne opinion de leur mé-
» rite, & le mépris pour celui
» des autres, sont leurs entête-
» mens.

» L'intérêt, ou les plaisirs, sont
» les motifs de toutes leurs ac-
» tions. Ceux qui suivent le pre-

» il y a bien un an, tirée à quatre
» chevaux si maigres, que je ne
» crois pas qu'elle soit encore à
» moitié chemin de son petit Châ-
» teau. Que voulez-vous, toutes
» les filles ont la folie de se vouloir
» marier; & dès qu'elles ont quel-
» que peu de charmes, elles croient
» qu'il n'y a qu'à se montrer à la
» Cour pour choisir leurs époux.
» Mais quand cela seroit, c'est la
» plus sotte condition du monde
» pour une personne qui a des
» sentimens. Croyez-moi, ma
» chere *Temple*, c'est si peu de
» chose que les plaisirs du maria-
» ge, au prix de ses inconvéniens,
» que je ne sais comment on peut
» s'y résoudre. Fuyez-donc un si
» fâcheux engagement, au lieu de
» le souhaiter. La jalousie, jadis
» inconnue dans ces innocens cli-
» mats-ci, devient à la mode. Vous
» en savez des exemples. De quel-

» que brillante apparence qu'on
» veuille vous éblouir ; n'allez pas
» de votre esclave en faire votre
» tyran. Maîtresse de votre liber-
» té, vous la serez toûjours des
» autres. Je vais vous donner des
» preuves assez récentes de la per-
» fidie des hommes pour notre
» sexe, & de l'impunité qu'ils
» trouvent dans tous leurs atten-
» tats contre notre innocence. Le
» Comte d'*Oxford* devint amou-
» reux d'une Comédienne de la
» troupe du Duc, belle, gra-
» cieuse, & qui jouoit dans la
» perfection. Le rôle de *Roxelane*
» dans une piece nouvelle, l'avoit
» mise en vogue, & le nom lui
» en étoit resté. Cette créature,
» pleine de vertu, de sagesse, ou
» si vous voulez, d'obstination,
» refusa fierement les offres de
» service & les présens du Comte
» d'*Oxford*. Cette résistance ir-

» rita sa passion. Il eut recours
» aux invectives & même aux
» charmes, le tout en vain. Il en
» perdit le boire & le manger.
» Ce n'étoit pas grande chose pour
» lui : mais sa passion devint si
» violente, qu'il ne jouoit, ni ne
» fumoit plus. Dans cette extrémi-
» té, l'amour eut recours à l'Hy-
» men. Le Comte d'*Oxford*, pre-
» mier Pair du Royaume, a bon-
» ne mine, comme vous voyez.
» Il est de l'Ordre de la Jarre-
» tiere, qui releve un air assez
» noble qu'il a naturellement. En-
» fin, à le voir, on diroit que
» c'est quelque chose : mais à
» l'entendre, on voit bien que
» ce n'est rien. Cet amant passion-
» né lui fit présenter une belle pro-
» messe de mariage authentique-
» ment signée de sa main. Elle ne
» voulut point tâter de cet expé-
» dient : mais elle crut qu'elle ne

» risquoit rien, lorsqu'il vint le
» lendemain accompagné d'un Mi-
» nistre & d'un témoin. Une au-
» tre Comédienne de ses amies si-
» gna le contrat comme témoin
» pour elle. Le mariage fut fait &
» parfait de cette sorte. Vous cro-
» yez peut-être que la nouvelle
» Comtesse n'avoit plus qu'à se
» faire présenter à la Cour, y pren-
» dre son rang, & arborer les ar-
» mes d'*Oxford?* Point du tout.
» Quand il en fut question : on
» trouva qu'elle n'étoit point ma-
» riée ; c'est-à-dire, on trouva que
» le prétendu Ministre étoit un
» Trompette du Mylord, & le
» témoin, son Timbalier. Cet Ec-
» clésiastique & ce témoin ne pa-
» rurent plus après la cérémonie ;
» & l'on soûtint à l'autre témoin,
» que la Sultane *Roxelane* avoit
» apparemment cru se marier réel-
» lement dans quelque rôle de

» Comédie. La pauvre créature
» eut beau prendre à parti les loix
» & la Religion violées aussi-bien
» qu'elle par cette supercherie ;
» elle eut beau se jetter aux piés
» du Roi, pour en demander jus-
» tice, elle n'eut qu'à se relever ;
» trop heureuse d'avoir une pen-
» sion de mille écus pour douaire,
» & de reprendre le nom de *Ro-*
» *xelane*, au lieu de celui d'*Ox-*
» *ford*. Vous me direz que ce n'é-
» toit qu'une Comédienne, que
» tous les hommes n'ont pas les
» mêmes sentimens, & qu'on peut
» au moins les écouter, quand ils
» ne font que rendre justice au mé-
» rite d'une personne faite comme
» vous : mais ne vous y fiez pas,
» quoique vous soyez à même ;
» car je sais que tout le monde ne
» donne pas dans la prévention
» nouvelle où l'on est pour la *Jen-*
» *nings*. Le beau *Sidney* vous lor-

» gne ; Mylord *Rochester* se plaît » à vous entrenir ; & le très sé» rieux Chevalier *Littleton* sent » dégourdir sa gravité naturelle en » faveur de vos attraits.

» Pour le premier, j'avoue » qu'il est d'une figure toute pro» pre à séduire les penchans d'u» ne personne de votre âge : mais » quand cette figure seroit accom» pagnée de quelque chose, com» me elle ne l'est pas, & qu'il son» geroit aussi sérieusement à vous, » qu'il veut vous le persuader, & » que vous le méritez, je ne vous » conseillerois pas de songer à lui » pour des raisons, qu'il ne m'est » pas permis de vous dire à présent.

» Le Chevalier *Littleton*, y va » sans doute de bonne foi, puis» qu'il paroît honteux de l'état où » vous l'avez mis, & je crois que » s'il pouvoit tant faire, que d'ou» blier les chimeres dont il a l'ima-

» gination remplie, sur ce qu'on
» appelle vulgairement *être Cocu*,
» le bon homme vous épouseroit,
» & vous iriez représenter dans
» son petit Gouvernement, où
» vous passeriez gaiement vos
» jours à tenir les comptes du
» ménage, & à raccommoder ses
» servietes. Quelle gloire d'avoir
» un Caton pour époux, dont les
» discours sont pleins de censu-
» res, & les censures remplies de
» travers?

» Mylord *Rochester* est sans con-
» tredit l'homme d'Angleterre qui
» a le plus d'esprit & le moins
» d'honneur. Il n'est dangereux
» que pour notre sexe: mais il
» l'est au point, qu'il n'y a pas de
» femme qui l'écoute trois fois,
» qui n'en soit pour sa réputation.
» C'est une bonne fortune, qui ne
» lui peut échapper de façon ou
» d'autre, puisqu'il la possede

» dans ses écrits, s'il n'en peut
» avoir autre chose : & dans le
» siecle où nous vivons, l'un vaut
» l'autre à l'égard du Public. Ce-
» pendant rien n'est si dangereux
» que les insinuations avec lesquel-
» les il s'empare de l'esprit. Il en-
» tre dans vos goûts, dans tous vos
» sentimens ; & tandis qu'il ne dit
» pas un seul mot de ce qu'il
» pense, il vous fait croire tout
» ce qu'il dit. Je m'en vais parier,
» que de la maniere qu'il vous a
» parlé, vous l'avez cru le plus
» honnête homme du monde, &
» le plus sincere : Je ne saurois
» comprendre ce qu'il vous veut,
» dans les soins qu'il affecte de
» vous rendre. Ce n'est pas que
» vous ne soyez faite de maniere à
» mériter tous les empressemens
» du monde : mais quand il vous
» auroit tourné la tête, il ne sau-
» roit que faire de la plus jolie

» créature de la Cour : car il y a
» long-tems que ses débauches y
» ont mis ordre, avec le secours
» & les faveurs de toutes les cou-
» reuses de la Ville. Voyez donc,
» ma chere *Temple*, ce que c'est
» que cette habitude effroyable de
» malignité qui le possede, à la
» ruine & à la confusion de l'in-
» nocence. Un scélerat qui n'a de
» soins & des empressemens pour
» Mademoiselle *Temple*, que pour
» donner plus de vrai-semblan-
» ce aux calomnies dont il l'a dé-
» chirée. Vous me regardez avec
» étonnement, & semblez douter
» de la vérité de ce que j'avance :
» mais je ne veux pas que vous
» m'en croyez. Tenez dit-elle,
» tirant un papier de sa poche :
» Voyez les Vers qu'il a faits à vo-
» tre louange, tandis qu'il endort
» votre crédulité, par des discours
» flatteurs & de feints respects.

En

En disant cela, la perfide *Hubert* lui fait voir une demi-douzaine de couplets outrés, que *Rochester* avoit faits contre les filles d'honneur précédentes. C'étoit la *Price* qu'il attaquoit principalement par des traits sanglants, & par la plus hideuse anatomie de sa personne, qu'on pût imaginer. *Hubert* n'avoit fait que substituer le nom de *Temple* à celui de *Price*. Cela s'accordoit avec le chant & la mesure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule *Temple* n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle ; & dans le premier mouvement de sa colere, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du Poète :
» Ah ! pour celui-là, ma chere
» *Hubert*, je n'y puis plus tenir.
» Je ne me pique point d'être auf-

» si belle qu'une autre : mais pour
» les défauts dont parle ce coquin-
» là, ma chere *Hubert*, j'ose dire
» que personne n'en est plus éloi-
» gnée : nous sommes seules, &
» j'aurois presqu'envie de vous en
» convaincre. » La complaisante
Hubert le voulut bien : mais quoi-
qu'elle lui mît l'esprit en repos,
en se récriant avec éloge sur tout
ce qui réfutoit la Chanson de *Ro-
chester*, la *Temple* pensa se déses-
pérer de rage & d'étonnement,
de ce que le premier homme qu'el-
le eût écouté, non-seulement ne
lui eût pas dit un mot de vrai,
mais qu'il eût la cruauté de l'ac-
cuser à faux : & ne trouvant point
d'expression capable de remplir
son dépit & la violence de ses
ressentiments, elle se mit à pleu-
rer comme une folle.

La *Hubert* la consola le plus
tendrement qu'elle put, la gron-

da de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme, dont on connoissoit trop l'infamie, pour que de telles impostures eussent lieu : mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles ; & lui fit voir que le mépris & le sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement : que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié : mais qu'elle étoit perdue.

Mademoiselle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces conseils: Elle savoit qu'un éclaircissement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, si *Rochester* avoit un sujet si juste de renouveller ses premiers Panégyriques pour elle : mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la

niece de la Gouvernante. Cette niece avoit la mémoire du monde la plus fidelle : & comme elle devoit voir *Rochester* ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot, lorsqu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre Chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE III.

LA conversation, dont on vient de parler, n'avoit eu de charmes, que pour Mademoiselle *Hubert*, & si la jeune *Temple* en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colere. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par

quelle raiſon, s'il étoit bien vrai que *Sidney* ſongeât à elle, il ne lui ſeroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert*, qui ne lui pouvoit rien refuſer, lui promit cette confidence, dès qu'elle pourroit s'aſſurer ſur ſa conduite avec Mylord *Rocheſter*. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après leſquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle ſouhaitoit ſavoir. *Temple* aſſura qu'elle ne regardoit plus *Rocheſter* que comme un monſtre de perfidie, & jura ſes grands Dieux, qu'elle ne l'écouteroit de ſa vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent ſorties du cabinet, Miſſe *Sara* ſortit du bain où durant toute cette converſation elle avoit penſé tranſir de froid, ſans oſer s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme de chambre de Mademoi-

ſelle *Hubert* de ſe pouvoir un peu décraſſer à l'inſu de ſa maîtreſſe ; & l'autre y ayant conſenti, je ne ſais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves ; & la petite *Sara* ne faiſoit que de s'y mettre, lorſqu'elles furent allarmées de l'arrivée des deux autres. Une ſéparation de vitrage renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui ſe tiroient par dedans, ôtoient la vûe de ceux qui ſe baignoient. La femme de chambre de Mademoiſelle *Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux ſur la petite fille, de fermer la porte de la ſéparation, & d'en ôter la clé, avant l'arrivée de ſa maîtreſſe & de Mademoiſelle *Temple*.

Elles s'étoient miſes ſur un canapé placé le long de cette ſépa-

ration, & Mademoiselle *Sara*, malgré ses allarmes, avoit entendu toute la conversation, & l'avoit parfaitement retenue. Comme la belle ne s'étoit donnée tant de peine, que pour recevoir plus proprement Mylord *Rochester*, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entre-sole; & *Rochester* n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'étoit passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire *Hubert* d'oser lui faire une tracasserie de cette nature: mais quoiqu'il comprît bien que l'amour & la jalousie en étoient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite *Sara* voulut savoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à Mademoiselle *Temple*, comme la *Hubert* avoit dit, qu'elle en mouroit de peur. » En pouvez-vous douter, répon-

» dit-il, puiſque cette ſincere per-
» ſonne l'a dit : Mais vous voyez
» auſſi que je n'en pourrois pro-
» fiter, quand la *Temple* le vou-
» droit bien, puiſque mes débau-
» ches & les coureuſes de la ville
» y ont mis bon ordre.

La niece de la Gouvernante ſe mit l'eſprit en repos ſur cette réponſe, jugeant que le reſte étoit faux, puiſqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai, Mylord *Rocheſter* voulut aller dès ce même ſoir chez la Ducheſſe, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voyant après le beau portrait que Mademoiſelle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver auſſi, dans le deſſein de lui faire une mine du plus effroyable dedain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle ſe fût miſe tout de ſon mieux. Comme elle s'imaginoit

que les couplets qu'on lui venoit de chanter, étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée, de ce que tous ceux qui la rencontroient la croyoient peut-être faite comme *Rochester* l'avoit dépeinte. Cependant *Hubert*, qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque chose : mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car lorsqu'on lui parloit de sa taille, de sa fraîcheur, ou de ses regards : » Bon ! disoit-elle, on sait bien » que je ne suis qu'une vilaine » bête, tout autrement faite que » les autres ; que ce qui reluit n'est » pas or, & que si j'ai quelque » peu de louange à recevoir dans » les compagnies, le reste est une » misere.

La *Hubert* avoit beau la pouſſer, elle alloit toûjours ſon train, & ne ceſſant de ſe dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit. Lorſque Mylord *Rocheſter* arriva, elle en rougit d'abord, pâlit enſuite, s'ébranla pour aller à lui, ſe retint, tira ſes gands l'un après l'autre juſques au coude, & après avoir trois fois ouvert & refermé ſon éventail avec violence, elle attendit qu'il la ſaluât à ſon ordinaire, & dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, & lui tourna le dos. *Rocheſter* n'en fit que ſoûrire; & voulant que ſes reſſentimens fuſſent encore plus marqués, il fit le tour de ſa perſonne, & s'étant planté vis-à-vis d'elle: » Mademoiſelle; lui dit-» il, rien n'eſt ſi glorieux que de » briller comme vous faites, après une auſſi fatigante journée. Son-

» tenir une promenade à cheval,
» trois bonnes heures durant, &
» Mademoiselle *Hubert* au retour
» sans en paroître abbatue : voilà
» ce qui s'appelle un tempéra-
» ment.

Mademoiselle *Temple* avoit naturellement le regard tendre : mais elle fut transportée d'une colere si violente, voyant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil, quand elle les tourna sur lui. *Hubert* la pinça par le bras, sur le point que ce regard alloit être soûtenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas, & remettant pour une autre fois les remercimens qu'il devoit à Mademoiselle *Hubert*, il se retira tout doucement. *Hubert*, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fût rien de l'au-

tre conversation, ne laissa pas d'être fort allarmée de ce qu'il venoit de dire: mais *Temple*, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre sans avoir pû s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la premiere occasion, malgré la parole qu'elle avoit donnée: quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avoit un espion fidele auprès de ces belles. C'étoit la petite Misse *Sara*, raccommodée par son conseil, & le consentement de sa tante, avec Mademoiselle *Hubert*, pour mieux la trahir. Il sut par cet espion, que la femme de chambre de la *Hubert*, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit sortie de son service; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croyoit qu'elle ne garderoit pas long-tems,

parcequ'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les confitures de Mademoiselle *Temple*. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude : & quelques jours après, elle en vint donner un, tel qu'on le souhaitoit.

Rochester fut informé par elle que Mademoiselle *Hubert*, & sa nouvelle Favorie, devoient se promener à neuf heures du soir dans le Mail du Parc ; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loups. Elle ajouta, que Mademoiselle *Hubert* s'étoit fort opposée à ce projet : mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la *Temple* ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rohester pris sa résolution sur cet avis. Il fut chercher *Killegrew*, se plaignit à lui du tour que Ma-

demoiselle *Hubert* avoit osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, & l'obtint; & l'ayant informé de la maniere qu'il vouloit s'y prendre, & du rôle qui le regardoit dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du Mail.

Bien tôt y parurent nos Nymphes en mascarades. Leurs tailles étoient peu différentes, & leurs visages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leur loup. Il n'y avoit que peu de monde au Parc: & d'aussi loin que la *Temple* les vit, elle doubla le pas, pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide *Rochester*, sous la figure d'une autre; quand *Hubert* l'arrêtant: Où courez-vous » donc? lui dit-elle, n'auriez-vous » point envie d'attaquer de con- » versation ces deux diables pour » vous exposer à toutes les imper-

» tinences qu'ils sont capables de » vous dire ? Ces rémontrances furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'aventure ; & tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point répondre à tout ce que *Rochester* pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de parler. *Rochester* choisit *Hubert*, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie : mais *Temple* fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle avoit affaire. Il s'apperçut de sa répugnance, & faisant semblant de se méprendre à ses habits : » Eh ! Mademoiselle » *Hubert*, lui dit-il, ne tournez » point tant la tête devers eux. Je » ne sais par quel hasard vous êtes » toutes deux ici : mais je sais bien » que c'est fort à propos pour » vous, ayant quelques petits avis

» à vous donner, comme votre
» serviteur & votre ami.

Ce début donna de la curiosité pour le reste, & Mlle *Temple* parut plus disposée à l'écouter. *Killegrew*, voyant que les autres s'étoient insensiblement éloignées:
» Au nom de Dieu, dit-il, de quoi
» vous avisez-vous de vous déchaî-
» ner contre Mylord *Rochester*,
» que vous connoissez pour le plus
» honnête homme de la Cour, &
» que vous donnez cependant
» pour le plus grand scélérat à la
» personne qu'il estime & qu'il
» honore le plus ? Que devien-
» driez-vous, s'il savoit que vous
» avez fait accroire à Mademoi-
» selle *Temple*, que c'est sur elle
» qu'il a fait certains couplets de
» Chanson, faits, comme vous sa-
» vez aussi-bien que moi, contre
» la grosse *Price*, plus d'un an
» avant qu'il fût question de la

» belle *Temple*; ne soyez point
» surprise que j'en sache tant :
» mais faites un peu d'attention à
» ce que je vais vous dire de bon-
» ne amitié. Votre passion, & vos
» desirs pour la jeune *Temple* ne
» sont plus ignorés que d'elle, car
» de quelque maniere que vous
» ayez surpris son innocence, on
» lui rend assez de justice pour
» croire, qu'elle vous traiteroit
» comme a fait Madame *de Fal-*
» *mouth*, si la pauvre fille savoit
» ce que vous lui voulez : je vous
» conseille donc de ne point pous-
» ser les choses plus loin auprès
» d'une personne trop sage pour
» vous le permettre. Je vous con-
» seille encore de reprendre votre
» femme de chambre, pour sup-
» primer le scandale de ses dis-
» cours. Elle dit par-tout qu'elle
» est grosse : vous impute le fait,
» & vous accuse de la derniere

» ingratitude sur de simples soup-
» çons. Vous voyez bien que je
» n'invente point ces sortes de
» choses : mais afin que vous ne
» doutiez point que ce ne soit de
» sa propre bouche que je les
» tiens, elle m'a parlé de votre
» conversation dans le cabinet des
» bains, des portraits que vous y
» aviez faits de tous les hommes
» de la Cour, de la malice artifi-
» cieuse dont vous aviez donné
» les couplets si peu convenables
» à la fille d'Angleterre la mieux
» faite; de quelle maniere la pau-
» vre *Temple* avoit donné dans le
» panneau que vous lui tendiez,
» pour justifier ses appas. Mais ce
» qu'il pourroit y avoir de plus
» dangereux pour vous dans ce
» long entretien, c'est d'avoir ré-
» vélé certains secrets que la Du-
» chesse ne vous a pas apparem-
» ment confiés pour en faire part

» à ses Filles d'Honneur. Songez-
» y bien, & ne négligez pas de faire
» quelque réparation au Cheva-
» lier *Littleton*, pour le ridicule
» que vous avez pris la peine de
» lui donner. Je ne sais si c'est de
» votre femme de Chambre qu'il
» le tient : mais je sais bien qu'il a
» juré de s'en venger, & qu'il est
» homme à tenir sa parole ; car
» afin que vous ne vous trompiez
» pas à cette mine de Stoïcien,
» & cette gravité de Jurisconsul-
» te, je veux bien vous apprendre,
» que c'est le plus emporté de tous
» les hommes. Comment ! ce sont
» des choses horribles que ces in-
» vectives. Il dit que c'est bien à
» faire à une coquine comme vous,
» de dénigrer les honnêtes gens par
» jalousie, qu'il s'en plaindra, si
» vous continuez ; que si Son Al-
» tesse ne lui fait pas justice, il se
» la fera lui-même, & vous don-

» nera de son épée dans le ventre, » quand ce seroit entre les bras » de Mademoiselle *Temple* ; qu'il » est bien scandaleux, que toutes » les filles d'Honneur passent par » vos mains, avant que de pou- » voir se reconnoître.

» Voilà, Mademoiselle, ce que » j'ai cru devoir vous apprendre. » Vous savez mieux que moi, si » ce que je viens de vous dire est » véritable, & c'est à vous à voir » quel usage il vous plaira faire » de mes avis. Mais si j'étois à vo- » tre place, je ferois la paix de » Mylord *Rochester* auprès de Ma- » demoiselle *Temple*. Encore une » fois, qu'il ne sache pas que vous » ayez abusé de l'innocence de » cette fille, pour noircir la sien- » ne. N'en éloignez plus un hom- » me qui l'aime tendrement, & » qui de la probité dont il est, se » seroit bien gardé de jetter les

» yeux ſur elle, s'il n'avoit eu deſ-
» ſein de l'épouſer.

Mademoiſelle *Temple* avoit exactement tenu ſa parole, pendant ce diſcours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement & la confuſion l'avoient ſaiſie.

La *Hubert* & *Rocheſter* la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre : choſes incroyables à ſon avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonſtances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont ſa tête fut remplie à ce récit.

Rocheſter & *Killegrew* les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue : mais dès qu'elle eut un peu repris ſes eſprits, elle regagna Saint-James à grands pas, ſans répondre à ce que l'autre lui put dire ; & s'étant enfer-

mée dans sa chambre, la premiere chose qu'elle fit, ce fût d'ôter promptement les habits de Mademoiselle *Hubert*, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissoit des privautés qu'avoit eues auprès d'elle une créature, dont la femme de chambre étoit grosse, sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, & résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mademoiselle *Hubert*, d'un autre côté, qui crut que *Killegrew* l'avoit prise pour elle, en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenans:

mais voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits, & voulant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclaircissemens, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle alloit changer de linge & l'embrassa. La *Temple* se trouva entre ses bras, avant que de l'avoir apperçue, tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressemens encore plus odieux; & se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appellant le Ciel & la Terre à son secours.

Les premieres qui vinrent à cette allarme furent la Gouver-

nante & sa niece. Il étoit près de minuit. La *Temple* étoit en chemise, toute effrayée, repoussoit Mademoiselle *Hubert* avec horreur, qui ne s'en approchoit que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la Gouvernante vit cette scene, elle se mit à chanter pouille à la *Hubert*, avec toute l'éloquence d'une vraie Gouvernante : lui demanda si c'étoit pour elle que Son Altesse entretenoit des filles d'Honneur : si elle n'avoit point de honte de venir jusques dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Duchesse. Tout cela confirmoit *Temple* dans ses erreurs ; & *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyoit toutes folles

ou

ou possédées. Le lendemain Misse *Sara* ne manqua pas de conter cette aventure à son amant, lui dit comme les cris de *Temple* avoient allarmé l'appartement des filles, & comme elle & sa tante accourant à son secours, avoient pensé surprendre *Hubert* en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure, avec plusieurs circonstances qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faisoit foi, contant par-tout, comme la pudeur de Mademoiselle *Temple* l'avoit échappé belle, & que Misse *Sara* sa niece n'avoit conservé son honneur, que parceque les bons avis de Mylord *Rochester* l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse. *Temple* sut dans la suite, que les couplets qui l'avoient si fort aigrie,

n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le monde l'en assuroit, en concevant une nouvelle horreur pour *Hubert* sur cette supercherie. Tant de refroidissement après tant de familiarités, fit croire à bien des gens, que l'aventure n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la *Hubert* de la Cour, & pour la décrier dans la Ville : mais la Duchesse la soutint, comme elle avoit déja fait ; traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimere, ou de calomnie, gronda *Temple* de son impertinente crédulité, chassa la Gouvernante avec la niece, pour les impostures dont elles soutenoient cette fable, & fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'*Hubert* sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle *Temple*, qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de Mylord *Rochester*, & qui sur la parole de *Killegrew*, le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui l'auroient pû mener plus loin qu'elle ne croyoit : mais il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an ; car dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue, ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier, ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les

Miniſtres, les Maîtreſſes, & ſouvent le Maître lui-même en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fût jamais, la premiere de ſes diſgraces eût été la derniere.

Ce fut dans le tems que *Temple* le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de Mademoiſelle *Hubert* leur avoient à tous deux coûté, que la Cour lui fut interdite pour la troiſieme fois. Il partit ſans avoir vu *Temple*, mena la Gouvernante diſgraciée à ſa maiſon de campagne, fit ſon poſſible pour cultiver quelques diſpoſitions que ſa niece ſe trouvoit pour le Théatre : mais voyant qu'il n'y réuſſiſſoit pas ſi bien, que dans ſes autres inſtructions, après l'avoir eûe quelques mois avec Madame ſa tante à ſa maiſon de campagne, il ne laiſſa pas de la faire recevoir dans la

Troupe du Roi l'hyver d'après : & le Public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise Comédienne du Royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la Cour. Il n'y trouva pas Mademoiselle d'*Hamilton*. Elle étoit à la campagne, chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence & ce qu'il avoit promis au Chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence : mais il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine qui méritât son attention. Mademoiselle *Bointon* s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un assez beau teint & de gros yeux

immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foiblesses par jour. La premiere fois que *Talbot* jetta les yeux sur elle, une de ses foiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir; & depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie, que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre; & selon les apparences un des plus robustes. Cependant elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une compléxion comme la sienne à

tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir sa femme; & peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle *Jennings* ne s'y fussent opposés.

Je ne sais par quel hasard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit, & sa vivacité, lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare, de voir la discrétion & la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une Cour toute galante: mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de sa personne au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guere à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vrai-

ſemblance, & Mademoiſelle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, ſans trop ſe flatter. *Talbot* avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de nobleſſe, pour ne pas dire de faſte, dans ſes manieres. La faveur du Duc qui le diſtinguoit aſſez, relevoit tout cela : mais le plus eſſentiel de ſon mérite pour elle étoient quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de ſon maître. Toutes ces qualités étoient du reſſort des maximes & regles qu'elle s'étoit propoſée de ſuivre en fait d'amans. Ainſi, quoiqu'il ne vît pas ſes penchans entierement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient préſentés avant lui.

Perſonne ne ſe mit en tête de traverſer ſon bonheur ; & Mademoiſelle *Jennings* voyant que la Ducheſſe approuvoit les deſſeins

de *Talbot*, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, & que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison, qu'il en étoit redevable, & ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit: mais l'amour ne seroit plus amour, s'il ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de Mademoiselle *Jennings*, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire, & s'étant mêlé de lui donner quel-

ques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit mise, au sortir de chez la Duchesse, sous la protection de Madame de *Castelmaine*. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs, & la sienne avoit un fond de gaieté qui réjouissoit par-tout. Elle avoit fait connoissance avec *Jennings*, avant *Talbot*. Comme elle savoit toutes les intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à Mademoiselle *Jennings*, & les siennes, tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée; car quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit. Ainsi ne se lassant point de l'en-

tendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'apperçut du goût extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi le prenant sur un ton de tuteur, plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantoit. *Jennings* étoit fiere à toute outrance, quand elle se le mettoit en tête, & comme elle aimoit beaucoup mieux la conversation de *Price*, que celle de *Talbot*, elle prit la liberté de lui dire : » Qu'il se mêlât de ses affaires, » & que s'il n'étoit venu d'Irlande » que pour lui donner des leçons » sur sa conduite, il n'avoit qu'à » prendre la peine d'y retourner. »

Il s'offença d'une sortie qu'on lui faisoit si mal à propos dans les termes où ils en étoient ; & la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier : mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servoit de rien, & il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir, ni ses soumissions ne la ramenerent pas, & la petite mutine boudoit encore, lorsque *Germain* revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la *Castelmaine*, & plus de deux que le Roi s'ennuyoit de ses triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des premiers, & l'avoit obligé de s'absenter de la Cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit

lui envoyer les ordres ; car quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour Madame de *Castelmaine*, il ne trouva pas bon qu'une Princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique, & qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fût jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la Belle sur ce sujet : mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés, que lui conseillant de faire plutôt des graces à *Jacob Hall* (a) pour quelque chose, que de mettre son argent à *Germain* pour rien, puisqu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier, que pour la très humble servante de l'autre, la *Castelmaine* ne fut pas à l'é-

(a) Danseur de Corde.

preuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit : « Que c'étoit bien à lui qu'il » appartenoit de faire de tels re» proches à la femme d'Angleterre » qui les méritoit le moins ; qu'il » ne cessoit de lui faire de ces que» relles injustes, depuis que la » bassesse de ses penchans s'étoit » déclarée ; qu'il ne falloit, pour » un goût comme le sien, que des » oisons bridés, tels que la *Stwart*, » la *Wels*, & cette petite gueuse » de Comédienne, qu'il leur » avoit depuis quelque tems asso» ciée. » Des larmes de fureur se mêloient ordinairement à ces orages, ensuite reprenant le rôle de *Médée*, la scène se fermoit en le menaçant de mettre ses enfans en capilotade, & son Palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui toute belle qu'elle fût, ressembloit bien moins

à *Médée* qu'à ses dragons, quand elle étoit dans ses transports ?

Le bon Prince aimoit la paix, & comme il ne se commettoit guere à ces occasions qu'il ne lui en coutât quelque chose pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, & que chacun se plaignoit de son côté, le Chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs & les prétentions lui furent représentés de part & d'autre ; & ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils accepterent : savoir,

» Que Madame de *Castelmaine*
» abandonneroit *Germain*, que
» pour preuve de sa disgrace, elle
» consentiroit qu'on l'envoyât faire

» un tour à la campagne; qu'elle
» ne feroit plus de railleries au
» ſujet de la *Wels*, ni de vacarmes
» ſur celui de la *Stwart*, ſans que
» le Roi fût tenu de rien changer
» en ſa conduite pour elle : Que
» moyennant ces condeſcendan-
» ces, il lui donneroit inceſſam-
» ment le titre de Ducheſſe, avec
» tous ſes honneurs, tous ſes pri-
» viléges, & une augmentation
» d'appointement pour en ſoute-
» nir la dignité.

Dès que cette paix fut publiée, les cenſeurs, car il y en a toûjours ſur les conventions de l'Etat, prétendirent que le Médiateur du traité, jouant tous les jours avec Madame de *Caſtelmaine*, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuyé ce dernier article en ſa faveur.

Quelques jours après, ayant pris le titre de Ducheſſe de *Clé-*

veland, le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une maiſon de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours; & le Chevalier de Grammont, en ayant obtenu la permiſſion du Roi, l'avoit portée au bon-homme *Saint-Albans*. C'étoit lui porter la vie: mais il eut beau l'envoyer à ſon neveu, ce fut inutilement. Car, ſoit qu'il voulût faire déplorer ſon abſence aux beautés de Londres, & les faire crier contre l'injuſtice du ſiecle & la tyrannie du Prince; il reſta plus de ſix mois à la campagne, faiſant du petit Philoſophe aux yeux des chaſſeurs du voiſinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la Fortune. Cela lui parut ſi beau, qu'il y feroit reſté bien plus long-tems, s'il n'eût entendu parler de Mademoiſelle *Jennings*. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on

lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vû d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance & de sa fierté : ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colere ; & quittant son exil pour la subjuguer, il arriva dans le tems que *Talbot*, raisonnablement amoureux, étoit brouillé, selon lui si peu raisonnablement, avec Mademoiselle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un Héros en amour. La *Price*, en lui contant les aventures de Madame de *Cléveland* en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la foiblesse dont la Renommée vouloit que ce Héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la derniere curiosité de voir un homme, dont la personne entiere ne devoit être

qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertés du beau Sexe.

Germain étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence ; & quoiqu'on trouvât son brillant un peu brouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse, & ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vû de si parfait, & cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coeffer, encore moins raisonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement; car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette conquête quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bien-tôt autant de part que sa vanité. *Talbot* qui vit avec étonne-

ment la rapidité de cette conquête & la honte de sa défaite, en pensa créver de dépit & de jalousie : mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en créver que de marquer inutilement l'un ou l'autre; & s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement, qui commençoit de cet air.

Cependant *Germain* jouissoit tranquillement du plaisir de voir les penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre, déclarés pour lui. La Duchesse, qui l'avoit prise sous sa protection, depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du Duc, sonda les intentions de *Germain* pour elle, & fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la Cour

qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle *Jennings*, d'avoir réduit à cet état la terreur des maris, & le fléau des amans. La Cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite *Jennings* dans celle d'un établissement heureux & prochain : mais il faut toujours compter avec la Fortune, avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le Roi n'avoit pas coutume de laisser si long-tems Mylord *Rochester* en exil. Il s'en ennuya, & trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à Sa Majesté de l'y rappeller. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros Bourgeois & des riches Marchands, où la politesse, à la vérité, ne régne pas tant qu'à la

Cour : mais où les plaisirs, le luxe, & l'abondance régnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son dessein au commencement, n'étoit que de se faire initier aux mysteres de ces habitans fortunés ; c'est-à-dire, en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, & suivant les occasions, à ceux de Mesdames leurs épouses. Comme son esprit étoit de la portée de tous les esprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulens Echevins, & dans la délicatesse de celui de leurs tendres & très magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties & de toutes les assemblées ; & tandis qu'il déclamoit avec les maris, contre les fautes & les foiblesses du Gouvernement, il aidoit à leurs femmes à chanter pouille

aux vices des Dames de la Cour, & à se révolter contre les maîtresses du Roi. Il disoit avec elles que c'étoit pour la charge du pauvre peuple, que ce maudit usage étoit introduit: que les beautés de la Cité valoient bien celles de l'autre bout de la Ville; & que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien assez d'une femme: ensuite de quoi renchérissant sur tous leurs murmures, il disoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du Ciel ne fût déja tombé sur *Wit-Hall*, vû qu'on y souffroit des garnemens comme *Rochester*, *Killegrew*, & *Sidney*, qui soutenoient que tous les Maris de Londres étoient cocus, & leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu si cher & si desiré dans toutes leurs cotteries, qu'il se lassa de l'empiffrerie des festins, & de l'empressement des Marchands.

Mais bien loin de s'approcher du quartier de la Cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité : & ce fut là que changeant encore d'habits & de nom pour un nouveau personnage, il fit sous-main courir des billets, portant : » Qu'il étoit » arrivé depuis quelques jours un » Medecin Allemand farci de se» crets merveilleux & de remedes » infaillibles. Les secrets étoient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'Astrologie. La vertu des remedes consistoit principalement à soulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées; soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premieres pratiques, ne s'étendant

s'étendant que ſur le voiſinage, ne furent pas fort conſidérables: mais ſa réputation s'étant bien-tôt répandue juſqu'à l'autre bout de la Ville, bien-tôt arriverent les ſoubrettes de la Cour, & les femmes de chambre de qualité, qui ſur les merveilles qu'elles publioient du Medecin Allemand, furent ſuivies de quelques-unes de leurs Maîtreſſes.

Parmi les ouvrages d'eſprit peu ſérieux, jamais il n'y en eut de ſi agréables, & de ſi remplis de feu, que ceux de Mylord *Rochester*; & de tous ſes ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertiſſant eſt un détail de toutes les fortunes & des différentes aventures qui lui paſſerent par les mains, pendant qu'il profeſſoit la Medecine & l'Aſtrologie dans les Fauxbourgs de Londres.

La belle *Jennings* penſa bien

être placée dans ce Recueil : mais l'aventure qui la sauva, n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avoit eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premieres femmes de chambre, qui l'avoient consulté, n'étoient autres que celles des filles d'honneur. Elles avoient grand nombre de questions à faire, & quelques doutes à proposer, tant sur leur compte que sur celui de leurs maîtresses ; elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la *Temple*, de la *Price*, & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chassée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de Mademoiselle *Temple* jura qu'il l'avoit assurée qu'elle auroit la petite vérole, &

ſa Maîtreſſe l'autre, dans deux mois au plûtard, ſi ſadite Maîtreſſe ne ſe donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La ſoubrette de la *Price* aſſura que ſans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que ſelon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fût au ſervice de quelque bonne perſonne qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin frappée de quelque choſe de particulier touchant leurs affaires, en avoit allarmé ou diverti leurs Maîtreſſes, n'ayant pas manqué, ſelon la coûtume, d'ajoûter à la vérité, pour rendre la choſe plus merveilleuſe.

Price entretenoit un jour ſa nouvelle amie, & le diable tenta ſur le champ ſa nouvelle amie d'aller en perſonne voir ce que

c'étoit que ce nouveau Magicien.

L'entreprise étoit des plus étourdies : mais elle l'étoit moins que la petite *Jennings* qui croyoit qu'on pouvoit se moquer des apparences, pourvû qu'on fût innocente dans le fond. *Price* étoit la complaisance même : & cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, & de quelque chose de singulier dans son air & ses manieres. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginerent de mieux fut de s'habiller comme des filles qui vendent des oranges aux Comédies, & dans les promenades publiques. Cela fut bien-tôt fait. La *Price* se travestit à-peu-près de même. Elles prirent chacune un panier d'o-

ranges ; & s'étant embarquées dans un *Fiacre*, elles s'abandonnerent à la Fortune ſans autre eſcorte, que celle du caprice & de l'indiſcrétion.

La Ducheſſe étoit à la Comédie avec ſa ſœur : Mademoiſelle *Jennings* s'en étoit diſpenſée ſur une feinte indiſpoſition. Elle nageoit dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure ; car elles s'étoient déguiſées, avoient traverſé le Parc, & pris leur fiacre à la porte de *Wit-Hall*, ſans aucun obſtacle. Elles s'en félicitoient réciproquement ; & la *Price* ayant bien auguré de l'iſſue de leur entrepriſe par un début ſi fortuné, s'aviſa de demander à ſa compagne ce qu'elles alloient faire chez le ſorcier, & ce qu'elles avoient à lui propoſer.

Mademoiſelle *Jennings* lui dit, que pour elle, c'étoit la curioſité

plutôt qu'autre chose qui l'y menoit ; qu'elle étoit pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hasard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie, ne se pressoit pas de l'épouser, puisque cela devoit être assez divertissant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La *Price* lui dit en riant, que sans aller au Devin, rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le Journal des actions de Madame de *Cléveland*.

A cet endroit de la conversation, elles se trouverent près de la Comédie. La *Price*, après un moment de réflexion, lui dit, que puisque la fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusques dans la salle de la Comédie, à la barbe de la

Ducheſſe & de toute ſa Cour. La propoſition ſe trouvant digne des ſentimens de l'une, & de la vivacité de l'autre, elles mirent pié à terre, payerent leur fiacre, & ſe coulant le long d'une infinité de caroſſes, elles gagnerent à grande peine la porte de la Comédie. *Sidney* plus beau que le bel Adonis, & plus paré qu'à ſon ordinaire, y deſcendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il ſe donnoit un coup de peigne: mais il étoit trop occupé de lui-même pour ſonger à elle, & paſſa ſans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le ſecond qui débarqua. La belle *Jennings*, un peu raſſurée de ce qu'elle avoit vû faire à l'autre, s'avança vers lui, lui préſentant ſon panier, tandis que la *Price*, plus faite au langage, lui diſoit d'acheter ſes belles oranges.
» Pas pour le préſent, dit-il, en

» les regardant avec attention :
» mais si tu veux demain au ma-
» tin m'amener cette petite fille,
» cela te vaudra toutes les oranges
» des boutiques. Et tandis qu'il
tenoit ce discors à l'une, il te-
noit la main sous le menton à
l'autre, en visitant quelque peu
sa gorge. Ces familiarités fai-
sant oublier à la petite *Jennings*
le personnage qu'elle représentoit
après l'avoir repoussé le plus ru-
dement qu'elle put, elle lui dit
avec indignation, qu'il étoit bien
insolent d'oser... Ha, ha! dit-il,
voici ma foi, qui est nouveau!
» une petite P..... qui pour fai-
» re valoir sa marchandise fait la
» précieuse, & prétend avoir des
» sentimens!

Price vit bien qu'elle ne feroit
rien qui vaille dans un lieu si dan-
gereux; & l'ayant prise sous le
bras, elle l'emmena toute émue

encore de l'insulte qu'on venoit de faire à sa fierté.

Mademoiselle *Jennings* ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure ; mais *Price* lui mettant devant les yeux la honte de tant de foiblesse, après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'Astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un billet d'adresse ; mais il n'en fut pas besoin ; le cocher qu'elles venoient de prendre leur dit, qu'il savoit bien ce quelles cherchoient, & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le Medecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Broncard avoit dîné par hasard chez un Marchand de ces quar-

tiers, & justement comme il en sortoit, elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carosse, dont l'une paroissoit avoir un fort joli visage, lui donnerent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour, qui avoit le moins d'estime pour le beau Sexe, & avoit le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'étoit point jeune, sa figure étoit désagréable; cependant avec beaucoup d'esprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite, & persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq mille de Londres une petite maison de campagne, toujours meublée de

quelques grisettes. Du reste, fort homme de bien, & le premier joueur d'échecs du Royaume.

Price, allarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, & au fiacre d'avancer. *Broncard* les suivit à pié, sans qu'elles s'en fussent apperçues, & le carosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit derriere, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins témeraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que Mademoiselle *Jennings* ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, & que *Price* ne fût sa femme d'affaire. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en sortant

d'un caroſſe fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir : mais comme cela ne gâtoit rien pour ſes deſſeins, il réſolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans ſon Serrail.

Il les aborda comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre juſtement dans cet endroit. *Broncard* ſe mit d'abord entre elles ; & dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues : mais ſans faire attention à leur ſurpriſe, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant ſa bourſe de l'autre, il entroit en matiere, quand il vit qu'elle tournoit le viſage de l'autre côté ſans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda ſous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit

autant à l'autre ; & les ayant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédoit à merveille dans ces occasions ; & les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à *Price* : » Qu'elle » étoit bien sotte de réfuser ses » offres, & que la petite créature » ne gagneroit peut-être pas d'un » an ce qu'il ne tenoit qu'à elle » de gagner dans un jour ; que » les tems étoient bien changés, » depuis que les filles d'honneur » de la Reine & de la Duchesse » couroient sur le marché des pau- » vres aventurieres de la Ville. Il ragagna son carosse, en disant cela, tandis qu'elles se cachoient le nez, en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de sortir de ce danger, sans être découvertes.

Broncard de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas assez allarmées pour rompre leur dessein ; car il ne doutoit pas que Mademoiselle *Price* ne menât la petite *Jennings* en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte, qui ne leur auroit d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi, bien que *Germain* fût le meilleur de ses amis, il sentoit une joie secrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient essuyé ces allarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galo-

pins de la rue, aſſemblées autour du caroſſe pour en eſcamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorſqu'après avoir abandonné le projet de voir le diſeur de bonne aventure, elles étoient revenues pour ſe mettre en carroſſe. Leur cocher avoit de l'honneur, & ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour ſe tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille frayeurs, & après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient diſtinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnerent le Palais Saint-James, faiſant vœu de ne plus aller chez les Devins au travers des frayeurs & allarmes qu'elles venoient d'eſſuyer.

Broncard, qui ſelon le peu

d'estime qu'il avoit pour la sagesse du beau Sexe, auroit mis sa main au feu que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette expédition, comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret, parcequ'il vouloit absolument que le bienheureux *Germain* épousât une petite coureuse de bonne fortunes, qui se donnoit pour le modele de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée. Mais il ne plut pas au Ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'*Hamilton* étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le Chevalier de Grammont avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parcequ'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite,

ſur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit ſecours dans l'extrémité de ſon impatience.

Mademoiſelle d'*Hamilton* revint enfin. Madame *Whittnell* voulut la ramener par politeſſe, en apparence. La cérémonie par tout employée juſqu'à outrance, eſt le cheval de bataille de la nobleſſe campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on ſe ſervoit pour faire conſentir un mari quelque peu biſarre, au voyage de Madame ſa femme. Peut-être ſe fût-il donné lui-même l'honneur de conduire Mademoiſelle d'*Hamilton* juſques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, auxquelles il travailloit depuis long-tems. On n'eut garde de le détourner de

ce travail. Madame *Whittnell* n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette Dame étoit cequ'on appelle proprement une beauté toute Angloise ; pétrie de lis & de roses, de neige & de lait, quant aux couleurs ; faite de cire, à l'égard des bras & des mains, de la gorge & des piés, mais tout cela sans ame & sans air. Son visage étoit des plus mignons : mais c'étoit toujours le même visage : on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servi durant la journée. Que voulez-vous, la nature en avoit fait une poupée dès son enfance : & poupée jusqu'à la mort resta la blanche *Whittnell*. Son mari, Monsieur de *Whittnell* avoit étudié pour être d'Eglise : mais son frere aîné s'étant laissé mourir, dans le tems que celui-ci finissoit ses études,

au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & Mademoiselle *Beddingfield* dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait; il avoit un air ſpéculatif & ſérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reſte, elle pouvoit ſe vanter d'avoir un des grands Théologiens du Royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé ſur les Livres, ſe couchoit de bonne heure pour ſe lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle ſe mettoit au lit; & quand il la quittoit il la laiſſoit profondement endormie. Sa converſation eût été vive pendant le repas, ſi Madame *Whittnell* eût poſſédé comme lui le Docteur Angélique, ou qu'elle eût aimé la diſpute: mais n'étant curieuſe ni de l'un, ni de l'autre, le ſilence régnoit à leur table, comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit ſouvent témoigné l'extrême deſir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres : mais quoiqu'ils en fuſſent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pû ſatisfaire cette envie ; & ce n'étoit donc pas ſans raiſon, qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faiſoit mener à *Pékam*. L'oiſiveté d'un ſi triſte lieu par ſa ſituation lui parut inſupportable ; & comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la ſtérilité leur eſt une eſpece de réproche, elle étoit aſſez ſcandaliſée de voir qu'on l'en pouvoit ſoupçonner ; car elle étoit perſuadée, que quoique le Ciel lui refuſât des enfans, elle avoit tout cequ'il falloit pour en avoir, ſi c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions, & quelques raiſonnemens ſur ces réflexions ;

comme par exemple, que puisque son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux Livres que de jeunes appas, & songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessiteux, par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, & diriger ses intentions de maniere que le malin esprit n'eût que faire dans cette affaire. Monsieur *Whittnell*, partisant zélé de la doctrine des Casuistes, n'eût peut-être pas approuvé ces décisions, mais il ne fut pas consulté.

Le malheur étoit, que dans le solitaire *Pékam*, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour ses desseins, ni pour les secours de la pauvre *Whittnell*. Elle y séchoit sur pié, & ce

fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de Mademoiselle d'*Hamilton*.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où *Whittnell* l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des Livres. Mademoiselle d'*Hamilton*, qui l'avoit fort plainte dès-lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite; & le projet avoit réussi.

Le Chevalier de Grammont averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les aîles de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de *Georges Hamilton* d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie, étoit digne de sa magnificence. On peut croire

aussi, que dans une telle occasion sa personne n'étoit pas négligée, Cependant malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident; la prudence lui paroissant préférable aux empressemens sur la route. Les Dames parurent enfin, & Mademoiselle d'*Hamilton* lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frere.

Madame *Whittnell* en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguerent à cette entrevûe à sa beauté, dont sa beauté sut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur; & comme *Hamilton* la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre, elle regardoit *Hamilton* comme un homme assez propre aux petits projets

dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe Ville, elle qui de celle de Paris n'avoit jamais vûe que la rue Saint Jacques & quelques boutiques de Libraires. Elle logeoit chez Mademoiselle d'*Hamilton*. Elle fut présentée, vûe, & approuvée dans toutes les Cours.

Le Chevalier de Grammont inépuisable en fête & galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangere, pour étaler sa magnificence, ce n'étoit que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes par-tout. La *Whittnel* étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs, dont la

la plûpart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la Comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des pieces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le spectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde sur le Théatre, & trouvoit que les Comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison à un homme amoureux, qui demande toujours quelque chose. Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à *Pékam*. Madame *Whittnell* le trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vû servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable & bienfait. Toutes les commodités imaginables conspir-

roient à l'établissement d'un commerce, dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin; mais à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, & des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés, la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les auroit vaincus. Cependant les choses en demeurerent-là pour cette fois. *Hamilton*, ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puisque les premiers & les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du Public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles: mais il s'étoit déjà laissé coeffer de chimeres & de vi-

ſions qui le réfroidirent mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre pourſuite.

Je ne ſais ſi la petite *Whittnell* s'en donna le tort, mais elle en fut extremement mortifiée. Bientôt après il fallut retourner à ſes choux & à ſes dictons de *Pékam*. Elle s'en penſa déſeſperer. Ce ſéjour lui paroiſſoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant comme la Reine devoit partir dans un mois pour les eaux de *Tunnebrige*, il fallut céder à la néceſſité de revoir le Philoſophe *Whittnell*: mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mademoiſelle d'*Hamilton*, qu'elle ne prendroit point d'autre maiſon que la ſienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de *Tunnebrige*, tant que la Cour y ſeroit.

On lui promit qu'on ne l'aban-

donneroit pas dans sa solitude, & sur-tout qu'on y meneroit cette fois le Chevalier de Grammont, dont l'humeur & la conversation la charmoient; & le Chevalier de Grammont, sujet en tout tems à rompre en visiere sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir jusques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple & le plus rustique, mais le plus agréable & le plus divertissant.

Tunnebrige est à la même distance de Londres, que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre Sexe s'y rassemble au tems des eaux. La compagnie toujours nombreuse y est toujours choisie: comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir, l'emportent

toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, tout y respire les plaisirs & la joie. La contrainte en est bannie; la familiarité établie dès la premiere connoissance; & la vie qu'on y mene est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres & commodes, séparées les unes des autres, & répandues par-tout à une demie lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines. C'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promene en prenant les eaux. D'un côté de cette allée regne une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas & de gants, où l'on va jouer comme on fait à la Foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché; & comme chacun y va choisir & marchander

ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoutant. Ce sont de petites Villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, & proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs & du fruit. On y fait aussi si bonne chere qu'on veut. On y joue gros jeu, & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au Boulingrin. C'est-là, qu'en plein air, on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Mylord *Monsery* avoit à deux ou trois petits milles de *Tunnebrige*, une belle maison appellée *Summerhill*. Mademoiselle d'*Hamilton* après avoir passé huit ou dix jours à *Pékam*, ne put se dis-

penſer d'y venir demeurer pendant le reſte du voyage. Elle obtint du Seigneur *Whittnell*, que Madame ſa femme y vînt auſſi; & quittant le triſte *Pékam* & ſon ennuyeux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à *Summerhill.*

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou la Cour chez elles. La Reine ſe ſurpaſſoit dans le ſoin de faire naître ou de ſoutenir les divertiſſemens. Elle affecta de redoubler l'aiſance naturelle de *Tunnebrige*, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les reſpects qu'exigeoit ſa préſence. Elle défendit abſolument l'un & l'autre: & renfermant au fond de ſon cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stwart* menoit en triomphe la tendreſſe du Roi, ſans qu'elle lui en fît mauvaiſe mine.

Jamais l'amour n'avoit vû ſon Empire ſi floriſſant que dans ce ſéjour. Ceux qui s'étoient trouvés atteints, avant que d'y venir, y ſentoient augmenter leurs feux; & ceux qui ſembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur férocité, pour faire un nouveau perſonnage. Nous n'en citerons d'exemple, que celui du Prince *Robert.*

Il étoit brave & vaillant juſqu'à la témérité. Son eſprit étoit ſujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de ſe corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de Mathématiques, & quelques talens pour la Chymie. Poli juſques à l'excès quand l'occaſion ne le demandoit pas, fier, & même brutal, quand il étoit queſtion de s'humaniſer. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son viſage étoit ſec & dur, lors

même qu'il vouloit le radoucir : mais dans ses mauvaises humeurs, c'étoit une vraie physionomie de réprouvé.

La Reine ayant fait venir les Comédiens pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à Mademoiselle *Stwart*, par la présence de Mademoiselle *Gouin*, une partie des inquiétudes, que lui causoit la sienne; le Prince *Robert* trouva des charmes dans la figure d'une petite Comédienne, appellée *Fives*, qui mirent à la raison tout ce que ses penchans naturels avoient de plus sauvage. Adieu les alembics, les creusets, les fourneaux, & le noir attirail de la soufflerie : adieu tous les instrumens de Mathématiques, & ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre & d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes,

& résistant fierement à l'argent, pour vendre ses faveurs plus cherement dans la suite, elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre Prince, qu'il ne paroissoit pas vraisemblable. Le Roi fut charmé de cet évenement. On en fit de grandes réjouissances à *Tunnebrige* : mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas même sur le ridicule des autres.

On dansoit tous les jours chez la Reine, parceque les Medecins le trouvoient bon, & que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en soucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour diriger les eaux, que se promener. Mylord *Monséry* se croyoit en sûreté sur toutes les demangeaisons de sa femme pour la danse ; car, quoiqu'il en fût as-

ſez honteux, la Princeſſe de *Babylonne* étoit, par la grace de Dieu, groſſe de ſix ou ſept mois; & pour comble de malheur pour elle, ſon enfant s'étoit mis tout d'un côté; ſi bien qu'on ne ſavoit plus ce que c'étoit que ſa figure. La déſolée *Monſery* voyoit donc partir tous les matins Mademoiſelle d'*Hamilton* & Madame *Whittnell*, tantôt à cheval, tantôt en carroſſe, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire & pour les ramener. Elle ſe figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, & ſon imagination ne ceſſoit de danſer à *Summerhill* toutes les contre-danſes qu'elle s'imaginoit qu'on avoit danſées à *Tunnebrige*. Elle ne pouvoit plus reſiſter à ces tourmens d'eſprit, lorſque le Ciel, ayant pitié de ſon impatience &

de ses desirs, fit partir Mylord *Monsery* pour Londres, & l'y retint pendant deux jours; & dès qu'il eut le dos tourné, la *Babylonienne* déclara qu'elle vouloit faire un petit voyage à la Cour.

Elle avoit un Confesseur, Aumônier de la Maison, qui ne manquoit pas de bon sens. Mylord *Monsery*, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conseils & aux bonnes prieres de ce prudent Ecclésiastique: mais il eut beau la prêcher, & l'exhorter à la résidence, il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux, & les dangers où elle s'exposoit dans cet état, & lui dire que sa grossesse étant une bénédiction particuliere du Ciel, il falloit tâcher de la conserver, d'autant qu'il en coûteroit peut-être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir. Ces remontrances fu-

rent inutiles, Mademoiselle d'*Hamilton* & sa cousine *Whittnell* ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aiderent à l'habiller le lendemain matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse, pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille : mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant, qui s'étoit jetté sur la gauche, elles penserent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin pour faire sa Cour à la Reine : mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse, l'assuroient bonnement qu'elle étoit grosse de deux enfans; & la Reine, qui ne laissoit

pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contre-danses fut arrivée, son cousin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité : mais se laissant vaincre, pour obéir, disoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vû de satisfaction si complete que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La *Monsery*, fagotée comme elle étoit, ne paroissoit pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contre-danses ; au contraire, comme elle ne craignoit que la présence de son mari

dans le bonheur dont elle jouissoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle n'eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une maniere si peu discrete, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en apperçût; & qu'il tomba dans le beau milieu de la premiere danse. Le Duc de *Boukingham*, qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps; & contrefaisant les cris d'un enfant nouveau né, il alloit demander une nourrice parmi les filles d'Honneur pour le pauvre petit *Monsery*.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir Mademoiselle *Stwart*; car la princesse de *Babylonne*, après son

accident, étoit éflanquée du côté droit, & toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant, s'abandonnerent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisoit Mademoiselle *Stewart*. Elle étoit horriblement déconcertée; tout le monde lui faisoit des excuses: & la Reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que Mademoiselle d'*Hamilton* & Madame *Whittnell* tâchoient de radouber la *Monsery* dans une autre chambre, le Duc de *Boukingham* dit au Roi, que s'il étoit permis de faire un peu d'exercice aussi-tôt après ses couches, le seul moyen de rétablir Madame de *Monsery* seroit de lui donner sa révanche dès qu'on lui auroit remis son enfant: ce con-

ſeil ne parut pas mauvais, & fut ſuivi. La Reine propoſa, dès qu'elle parut, une ſeconde repriſe de contre-danſes; & Madame de *Monſery* l'ayant acceptée, le remede fit ſon effet, & ne lui laiſſa pas ſeulement le ſouvenir de cette petite diſgrace.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à la Cour du Roi, celle du Duc d'*Yorck* s'étoit miſe en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage étoit de viſiter la Province dont il portoit le titre: mais l'amour en étoit le véritable motif. La Ducheſſe s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une ſageſſe depuis ſon élévation, qu'on ne pouvoit aſſez admirer. Ses manieres avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le ſecret de contenter tout le monde, ce qui ſembloit encore plus rare que la grandeur de ſon établiſſement.

Mais après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence & de tous les raisonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit elle cent fois dit, que si le Duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant; que dans les inconstances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au Ciel qu'il s'en corrigeât; que nul exemple n'étoit à suivre pour elle, à l'égard des foiblesses qui sembloient l'outrager: mais que les ressentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit: en vain, dis-je, s'étoit-elle soutenue si long-tems par le se-

cours de ces maximes, quelque solide que soit la raison, & quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, & dont la sagesse & la raison s'ennuient à la fin.

La Duchesse d'*Yorck* étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'étoit un plaisir permis, elle se dédommageoit en mangeant de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le Duc au contraire se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, & ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre Princesse se nourrissant tout de son mieux, engraissoit que c'étoit une bénédiction. On ne sait combien les choses auroient resté dans cet état, si l'amour qui vouloit

avoir raison d'une conduite si différente de la premiere, n'eût employé l'artifice, aussi-bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment & la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée, qu'elle avoit prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parcequ'elle étoit alors celui des empressemens du Duc. Elle s'appelloit *Churchill*. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eu du goût pour Madame de *Chesterfield*, Mademoiselle d'*Hamilton* & la petite *Jennings*, il en eût pour un visage comme celui-là : mais bientôt on s'apperçut que quelque chose de plus que cette varieté bisarre avoit achevé de l'engager à son service.

La Duchesse fut indignée d'un

choix qui sembloit ravaler son mérite beaucoup plus que les autres, & dans le tems que le dépit & la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à son intention & à ses ressentimens l'aimable figure du beau *Sidney*; & tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise, devant que de s'en appercevoir: mais la bonne opinion que *Sidney* avoit de son mérite, ne lui laissa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête; & pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de son Altesse avoient la bonté de lui dire; pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement, & la parure y pouvoient ajouter.

La Duchesse prévoyant les con-

séquences d'un tel engagement, combattit fort & ferme contre le penchant qui l'entraînoit ; mais Mademoiselle *Hubert* s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle même, & la vainquit. Cette fille s'étoit insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles, dont elle étoit pourvûe pour toute l'année. La Cour & la Ville en étoient ; du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables : mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de Son Altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, & savoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendue nécessaire : mais voulant l'être davantage, & s'étant apperçue des airs que *Sidney* se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa Maîtresse au sujet de

Sidney, l'adroite *Hubert* avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle ; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette maniere, qui ne perdoit le respect que parcequ'il ne pouvoit plus le garder, se brulât comme un papillon à la face du public ; qu'on s'en appercevroit bien-tôt à moins qu'on n'y mît ordre, & qu'elle étoit d'avis que son Altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre. La Duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié, de façon ou d'autre ? » Je veux dire, Madame, répon- » dit *Hubert*, que si sa figure vous » déplaît, ou que sa passion vous » importune, vous lui donniez » son congé ; ou bien, le retenant » à votre service, comme feroient » toutes les Princesses du monde » à votre place, vous me permet-

» tiez de lui donner des ordres de
» votre part sur sa conduite, avec
» quelque peu d'espérance pour
» l'empêcher de devenir fou, en
» attendant que les moyens se
» trouvent de l'informer vous-
» même de vos volontés. Quoi !
» dit la Duchesse, vous me con-
» seilleriez, *Hubert*, vous qui m'ai-
» mez, de m'embarquer dans un
» commerce de cette nature, aux
» dépens de ma gloire, & aux pé-
» rils de mille inconvéniens. Si ces
» foiblesses sont quelquefois excu-
» sables, ce n'est pas dans un rang
» comme celui que j'occupe ; &
» ce seroit mal reconnoître les
» bontés de celui qui m'éleve à ce
» rang, que de .... Bon, dit la
» *Hubert*, ne voit-on pas qu'il ne
» vous a épousée, que parcequ'il
» en étoit pressé. La chose faite, je
» m'en rapporte à vous, s'il s'est
» contraint un moment à marquer
le

» le changement de son goût par
» mille inconstances outrageantes?
» Ne seriez-vous point d'humeur
» a persévérer dans l'indolence &
» l'humilité, tandis que le Duc,
» après avoir eu les faveurs, ou
» mérité le refus, de toutes les co-
» quettes d'Angleterre, galoppe
» vos filles d'honneur l'une après
» l'autre, & met à présent son
» ambition & ses desirs à la con-
» quête de cette haridelle de *Chur-*
» *chill*? Quoi! Madame, vos
» beaux jours se passeront dans une
» espece de veuvage à déplorer
» vos malheurs, sans qu'il vous
» soit permis de vous aider dans
» les occasions? Il faudroit être
» douée d'une patience bien co-
» riace, ou d'une résignation bien
» endurante pour cela. Je serois
» vraiment d'avis qu'un époux,
» qui vous oublie nuit & jour,
» prétende que pour boire & man-

» ger de grand appétit, comme
» fait, Dieu merci, Votre Altesse,
» elle n'ait plus besoin que de bien
» dormir. Je suis, ma foi, sa ser-
» vante. Je vous le répete en-
» core, Madame, il n'y a point de
» Princesse dans l'Univers qui re-
» fusât les hommages d'un hom-
» me fait comme *Sidney*, quand
» un époux porte les siens ailleurs.

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes, si l'on veut: mais quand elles auroient été plus mauvaises, la Duchesse s'y seroit rendue, tant son cœur étoit d'intelligence avec *Hubert* pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hubert* conseilloit à la jeune *Temple* de ne point songer aux agaceries du beau *Sidney*. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente *Hubert*, que la Déesse acceptoit ses hommages,

il ne manqua pas de se munir de circonspection & d'égards pour dépaïser le public : mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de surveillans, trop de curieux, & trop de connoisseurs dans une grosse Cour résidente au milieu d'une grosse Ville, la Duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le Duc d'*Yorck* à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la Reine & sa Cour étoient à celui de *Tunnebrige*.

Ce parti fut prudent ; elle s'en trouva bien, & sa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de Mademoiselle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du voyage ; & selon elle, tout voyage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire,

qu'il avoit soutenu la gageure qu'on avoit soutenue & gagnée contre le Chevalier de Grammont. Il paria cinq cens guinées, qu'il feroit vingt milles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course, étoit celui que Mademoiselle *Jennings* avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en étoit sorti victorieux : mais comme son courage avoit fait un effort dans cette épreuve, que son temperamment ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fievre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La *Jennings* s'informoit de sa santé : mais c'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les Romans modernes, une Princesse n'avoit qu'à rendre visite à quelque Héros

abandonné des Medecins, pour le guérir dans trois jours : mais comme ce n'étoit pas Mademoiselle *Jennings* qui avoit donné la fiévre à *Germain*, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une Cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la Cour partit sans lui : mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit, & s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens & aux moindres gestes de la petite *Jennings*. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'étoit

pas faite pour un férieux de longue durée : fon tempérament l'emportoit du milieu de fes rêveries les plus diftraites, par des faillies de vivacité qui lui faifoient efpérer qu'elle oubliroit bientôt *Germain*, pour fe fouvenir que fa tendreffe étoit la premiere qu'elle eût écoutée. Cependant il fe tenoit à l'écart avec fon amour & fes efpérances, eftimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laiffer voir la moindre foibleffe ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoifelle *Jennings*, qui bien loin de fonger à fes reffentimens, ne fe fouvenoit feulement pas qu'il l'eût aimée, & n'avoit l'efprit rempli que du pauvre malade, en ufoit avec *Talbot* comme fi de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus fouvent la main en entrant

ou ſortant de carroſſe. Elle cauſoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faiſoit ſans deſſein tout ce qu'il falloit pour perſuader à la Cour qu'elle étoit revenue de ſon penchant pour *Germain* en faveur de ſon premier Amant.

Il en fut perſuadé comme les autres ; & jugeant qu'il étoit à propos de changer de perſonnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de ſentimens, il alloit lui dire quelque choſe de touchant & de bien paſſionné ſur ce ſujet. La fortune ſembloit lui rendre toutes choſes favorables pour cette harangue. Il étoit ſeul avec elle dans ſa chambre ; & pour lui donner plus beau, elle ne ceſſoit de le railler au ſujet de Mademoiſelle *Bointon*. Elle diſoit » qu'on lui étoit » fort obligé d'être du voyage,

» tandis que la pauvre créature
» s'évanouissoit d'amour pour lui
» deux fois le jour à *Tunnebrige.* »
Ce fut à ce discours que *Talbot* se crut obligé de commencer celui de ses souffrances & de sa fidélité, lorsque la *Temple* un papier à la main, entra dans la chambre de *Jennings*. C'étoit une Lettre en Vers, que Mylord *Rochester* avoit écrite quelque-tems auparavant sur les aventures de l'une & de l'autre Cour. Il y disoit au sujet de la petite *Jennings*,
» que *Talbot* avoit jetté la terreur
» parmi le Peuple de Dieu par sa
» taille : mais que *Germain*, com-
» me le petit *David*, avoit vaincu
» le grand *Goliath.* » *Jennings*, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que *Talbot*, en rit de tout son cœur dans le commencement : mais prenant

un air attendri, le pauvre petit David! dit-elle avec un profond soupir; & laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulerent de ses yeux, qui n'étoient assurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua *Talbot* jusqu'au vif; & se voyant si ridiculement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, & fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manieres n'avoient ni rime ni raison; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres amans de cette Cour; car tout en étoit plein, & le voyage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & festins sur la route, chasses & promenades pendant les séjours. Les tendres amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant, & les

beautés qui régloient leur sort ne leur défendoient pas d'espérer. *Sidney* faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La Duchesse fit remarquer à M. le Duc d'*Yorck* comme il s'attachoit à lui depuis quelque-tems. Son Altesse y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la premiere occasion. Cela arriva bientôt.

Montaigu, dont nous avons fait mention, étoit Ecuyer de Madame la Duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clair-voyant, & passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractere auprès de sa personne, dans le train que prenoient les affaires de son cœur? On en étoit embarrassé: mais le frere aîné de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour son frere la charge d'Ecuyer de la

Reine, qu'il avoit eue, & le beau *Sidney* fut mis en ſa place auprès de la Ducheſſe. Tout cela ſe rencontroit le mieux du monde, & le Duc ſe ſavoit bon gré d'avoir trouvé le ſecret d'avancer ces deux Meſſieurs à la fois, ſans qu'il lui en coutât.

Mademoiſelle *Hubert* applaudiſſoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues converſations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit ſur ſon compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc, qui le crut d'abord, ne ceſſoit de faire remarquer à la Ducheſſe la biſarrerie du goût de certaines perſonnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coeffé d'un viſage à faire peur.

La Ducheſſe avoua que les goûts

étoient bien différens, & lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle *Hélene* pour sa Maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même : mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressemens pour la *Churchill*; & peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un pays ouvert & plein. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gason le plus verd & le plus uni du monde. La Duchesse y voulut voir courre des lévriers. Elle étoit en carrosse, & toutes les Dames à cheval. Chacune de ces Dames avoit son Ecuyer à ses côtés. Il étoit bien raisonnable que leur Maîtresse eût le sien. Il étoit à sa portiere, qui payoit

merveilleusement de mine s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le Duc étoit auprès de Mademoiselle *Churchill*, non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus paresseuse : & quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les Princesses de la Cour les plus mal montées, comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur, on l'avoit mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se seroit bien passée de cette distinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté sa paleur naturelle ; & dans cet état, sa contenance achevoit d'en dégoûter le Duc, lorsque son cheval, qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût ; &

s'échauffant à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de son Altesse.

Mademoiselle *Churchill* chancela, fit quelques cris, & tomba. La chûte ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide, cependant elle lui fut favorable de toutes les manieres; car sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le Duc mit pié à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de songer à la bienséance dans cette occasion; & ceux qui s'empresserent autour d'elle, la trouverent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de Mademoiselle

Churchill. Depuis cet accident, on s'apperçut que les soins & la tendresse du Duc ne firent qu'augmenter; & l'on s'apperçut sur la fin de l'hyver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses desirs, ni fait languir son impatience. Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems, également satisfaites de leurs voyages; la Reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit esperé.

Ce fut à peu près dans ce tems que le Chevalier de Grammont reçut une lettre de la Marquise de *Saint Chaumont* sa sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems, quelques charmes que la Cour d'Angleterre eût pour lui; mais dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de *Tunnebrige* mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voyage, vû tous les jours Mlle d'*Hamilton*, soit dans les marais du sombre *Pekam*, soit dans les promenades délicieuses du riant *Summerhill*, ou bien dans les divertissemens qui régnoient chaque jour chez la Reine; & soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danser, il lui sembloit bien que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit & de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner? C'est ce qui lui paroissoit absolument impraticable; cependant comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de Madame sa

sœur ; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mlle d'*Hamilton* en premier lieu le félicita sur son rappel. Elle le remercia très humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire; mais comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protesterent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoit incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres ne partoient point de l'indifférence, quelques durs qu'ils parussent ; qu'on seroit toujours plus aise de son retour, que d'un départ que l'on pressoit tant ; & Mademoiselle d'*Hamilton* ayant

bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choses en l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentimens; il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE IV.

PLUS le Chevalier de Grammont approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendit à un accueil gracieux, aux piés d'un Maître dont on ne méritoit pas impunément la colere, mais aussi qui savoit pardonner d'une maniere à faire sentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille pensées différentes l'occupoient en courant la poste : tantôt c'étoit la joie que ses parens & ses amis auroient de le revoir, tantôt c'étoient les félicitations & les embrassades de ceux qui n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'empressemens importuns : mais tout cela ne lui passoit que légerement par la tête : car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres, qui l'empêchoient de songer à Paris, & c'étoient les tourmens de l'absence qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur protestoit à Mademoiselle d'*Hamilton* entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vîtesse que pour la

revoir plutôt. Ensuite par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins ; ou pour mieux dire, c'est ainsi qu'un Ecrivain frivole abuse de sa patience du Lecteur, ou pour étaler ses propres sentimens, ou pour allonger quelque ennuyeux récit : mais à Dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits & les dits.

Qui jamais, excepté l'Ecuyer *Feraulas*, a pû tenir compte des

pensées, des soûpirs, & du nombre d'exclamations que son illustre Maître faisoit par tout? Pour moi, je ne me serois jamais avisé de croire que l'attention du Comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnemens sur la route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Póste étoit son ancienne connoissance. Son Hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais & Paris; & le Chevalier de Grammont en mettant pié à terre, dit à *Termes* qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués, jusqu'à ce moment, ils n'avoient pas man-

gé. *Termes*, louant le Seigneur de ce que des ſentimens humains l'emportoient cette fois ſur l'inhumanité de ſon impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des ſentimens ſi raiſonnables.

Ils furent ſurpris, en entrant dans la cuiſine, où le Chevalier rendoit volontiers ſa premiere viſite, de voir ſix broches chargées de gibier devant le feu, & l'appareil d'un feſtin magnifique par toute la cuiſine. Le cœur de *Termes* en treſſaillit. Il donna ſous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu ſans repaître.

Bientôt une foule de violons & de Haut-bois, ſuivie des galopins de la Ville, entra dans la cour. L'Hôte, à qui l'on demandoit raiſon de tant de préparatifs, dit à Monſieur le Chevalier de Grammont, que c'étoit pour la nôce

d'un Gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la Province : que le repas se faisoit chez lui, qu'il ne tiendroit qu'à sa Grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la Paroisse, puisque la Musique étoit déja venue. Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands Corbillards, comblés de Laquais grands comme des Suisses, & chamarrés de Livrées tranchantes, parurent dans la cour, & débarquerent toute la nôce. Jamais on n'a vû la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passemens ternis, le taffetas rayé ; de petits yeux & de grosses gorges brilloient par-tout.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le Chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidele *Termes*. Le peu

qui paroiſſoit du viſage de la mariée n'étoit pas ſans éclat : mais on ne pouvoit porter aucun jugement ſur le reſte. Quatre douzaines de mouches, & dix ſerpentaux de chaque côté, qu'on avoit faits de ſes cheveux, en déroboient la vue : mais ce fut le nouvel Epoux qui mérita l'attention du Chevalier de Grammont.

Il étoit auſſi ridiculement paré que les autres, à la réſerve d'un juſte-au-corps de la plus grande magnificence, & du meilleur goût du monde. Le Chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près ſon habit, ſe mit à louer la broderie de ſon juſte-au-corps. Le marié tint cet examen à grand honheur, & lui dit qu'il avoit acheté ce juſte-au-corps cent cinquante Louis, du tems qu'il faiſoit l'amour à Madame ſa femme. » Vous » ne

» ne l'avez donc pas fait faire ici ?
» lui dit le Chevalier de Gram-
» mont. Bon ! lui répondit l'autre :
» Je l'ai d'un Marchand de Lon-
» dres, qui l'avoit commandé pour
» un Mylord d'Angleterre. » Le Chevalier de Grammont, qui sentoit le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnoîtroit bien le Marchand. » Si je le
» reconnoîtrois ? Ne fus-je pas
» obligé de boire avec lui toute la
» nuit à Calais pour en avoir bon
» marché ? » *Termes* s'étoit absenté dès que ce juste-au-corps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son Maître.

L'envie de rire, & l'envie de faire pendre le Seigneur *Termes*, partagerent quelque tems les sentimens du Chevalier de Grammont : mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques,

jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service, le porterent à la clémence ; & cédant aux importunités du Campagnard pour confondre son fidele Ecuyer, il se mit à table lui trente-septieme.

Quelques momens après, il dit aux Gens de la maison de faire monter un Gentilhomme nommé *Termes*. Il vint ; & dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, & lui tendant la main : » Touchez-là, notre ami, lui dit-» il, vous voyez que j'ai bien con-» servé le juste-au-corps que vous » aviez tant de peine à me ven-» dre, & que je n'en fais pas un » mauvais usage. »

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, & se mit à le repousser assez brutalement. » Oh ! par-

» bleu, lui dit l'autre, puisqu'il » m'a fallu boire avec vous pour » conclure le marché, vous me » ferez raison de la santé de Madame la Mariée. » Le Chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement, » Allons, M. le Marchand » de Londres, mettez-vous-là, » puisqu'on vous en prie de si » bonne grace; nous ne sommes » pas tant à table qu'il n'y ait en- » core place pour un aussi hon- » nête homme que vous. A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épousée, qui par bienséance demeura fixe; & l'audacieux *Termes* ayant bu la premiere honte de cet évenement s'y prenoit d'une maniere à boire tout le vin de la noce, si son maî-

tre ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de noces un homme qui paroissoit si pressé : mais tout fut debout quand il sortit de table, & tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le conduiroit pas jusqu'à la porte de l'Hôtellerie. *Termes* eût voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignoit de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient sortis d'Abbeville, & qu'ils couroient dans un profond silence. *Termes*, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la maniere ; savoir, si son Maître l'attaqueroit par un torrent

d'injures mêlées de certaines épithetes qui pouvoient lui convenir, ou si se servant de quelque outrageante ironie l'on emploieroit toutes les louanges qui seroient les plus capables de le confondre. Mais voyant au lieu de tout cela qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laisser rêver plus long-tems; & s'armant de toute son effronterie: » Vous voilà bien » en colere, Monsieur, lui dit-» il, & vous croyez avoir raison: » mais je me donne au Diable si » vous n'avez tort dans le fond. »

» Comment, traître! dans le » fond? dit le Chevalier de Gram-» mont, c'est donc parceque je » ne te fais pas rouer, comme tu » l'as depuis long-tems mérité? » Voilà-t-il pas? dit *Termes*. Tou-» jours de l'emportement, au lieu

» d'entendre raiſon. Oui, Mon-
» ſieur, je vous ſoutiens que ce que
» j'en ai fait étoit pour votre bien.
» Et le ſable mouvant n'étoit-il
» pas pour mon ſervice ? dit le
» Chevalier de Grammont. Pa-
» tience, s'il vous plaît, pourſui-
» vit l'autre. Je ne ſais comment
» diable ce nigaut de marié s'eſt
» rencontré chez les Gens de la
» Douane quand on viſita ma va-
» liſe à Calais : mais ces cocus là
» ſe fourent par-tout. Dès qu'il vit
» votre juſte-au-corps, il en de-
» vint amoureux. Je vis bien dès-
» là que c'étoit un ſot, car il étoit
» à deux genoux devant moi pour
» l'acheter. Outre qu'il étoit tout
» froiſſé de la valiſe, la ſueur du
» cheval l'avoit tout taché par-de-
» vant, & je ne ſais comment dia-
» ble il a fait pour racommoder
» tout cela : mais tenez-moi pour
» un excommunié ſi vous l'euſſiez

» jamais voulu mettre. Conclu-
» ſion, il vous revenoit à cent qua-
» rante louis; & voyant qu'on
» m'en offroit cent cinquante,
» mon Maître, dis-je, n'a pas
» beſoin de cette Oriflame pour
» ſe diſtinguer au bal; & quoi-
» qu'il eût beaucoup d'argent
» quand je l'ai quitté, que ſais-je
» s'il en aura quand je le rever-
» rai? Cela dépend du jeu. Bref,
» Monſieur, je vous en fais don-
» ner dix louis plus qu'il ne vous
» coute : c'eſt un profit tout clair.
» Je vous en tiendrai compte, &
» vous ſavez que je ſuis bon pour
» cette ſomme. Dites à préſent,
» en auriez-vous eu la jambe
» mieux faite au bal, d'être paré
» de ce diable de juſte-au-corps
» qui vous auroit donné la même
» mine qu'à ce marié de Village
» à qui nous l'avons vendu; &
» cependant il faut voir comme

» vous tempêtiez à Londres quand » vous l'avez cru perdu : les beaux » contes que vous avez faits au » Roi du sable mouvant, & quelle chienne de mine vous avez » faite quand vous vous êtes douté » que ce piéeplat le portoit à sa » nôce. »

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutoit l'indignation, le roüer de coups, ou le chasser, étoit le traitement le plus favorable que son Maître lui devoit : mais il en avoit besoin pour le reste de son voyage, & dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le Maréchal de Grammont ne fut pas plutôt son arrivé, qu'il le fut trouver chez son Baigneur ; & les premieres embrassades s'étant passées de part & d'autre : » Chevalier, lui dit le Maréchal, » combien avez-vous mis à venir

» de Londres ici ? car Dieu sait
» comme vous allez en pareille
» rencontre. » Le Chevalier de
Grammont lui dit qu'il y avoit
trois jours qu'il étoit en chemin ;
& pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. » Cela est fort plaisant, lui dit Monsieur son frere : mais ce qu'il y a
» de plus plaisant, c'est qu'il ne
» tiendra qu'à vous de trouver encore votre juste-au-corps à table, car on la tient longue dans
» une noce de Province : & là-dessus prenant un air tout sérieux, il lui dit qu'il ne savoit
» pas qui lui conseilloit un retour
» inopiné pour gâter ses affaires :
» mais qu'il avoit ordre du Roi
» de lui dire qu'il n'avoit qu'à
» s'en retourner sans se présenter
» à la Cour. Il lui dit ensuite,
» qu'il ne pouvoit s'empêcher

» d'admirer son impatience, après
» avoir si bien fait jusques-là, lui
» qui connoissoit assez le Roi pour
» être instruit qu'il falloit pour
» mériter sa grace attendre qu'elle
» vînt purement de sa bonté. »

Le Chevalier montra pour sa justification la Lettre de Madame *de Saint-Chaumont*, & lui dit qu'il se seroit bien passé du soin qu'on avoit pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme un Cravate de bois.
» Autre imprudence, lui dit le
» Maréchal : & depuis quand no-
» tre sœur est-elle Sécretaire d'E-
» tat ou des Commandemens,
» pour que le Roi se soit servi
» d'elle pour vous signifier ses vo-
» lontés ? Voulez-vous savoir le
» fait ? Il y a quelque-tems qu'il
» dit à Madame le refus que vous
» aviez fait de la pension que vous
» offroit le Roi d'Angleterre. Il

» parut content de la maniere
» dont *Comminges* l'informa que
» la chose s'étoit faite, & témoi-
» gna qu'il vous en savoit gré. Ma-
» dame prit tout cela pour un or-
» dre de rappel. La *Saint-Chau-*
» *mont*, qui n'a pas à beaucoup
» près le jugement aussi merveil-
» leux qu'elle se l'imagine, s'est
» pressée de vous expédier ce bel
» ordre de sa main. Pour achever,
» Madame dit hier au dîner du Roi
» que vous seriez incessamment
» ici, & le Roi m'ordonna l'après
» dînée de vous renvoyer inces-
» samment d'abord que vous se-
» riez arrivé. Vous voilà, retour-
» nez-vous-en. »

Cet ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier de Grammont dans un autre tems: mais dans la disposition présente de son cœur, il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisoit peine que

l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la Cour d'Angleterre ; & tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le Maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grace, à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arriverent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent, & d'une maniere si divertissante, que ce seroit fatiguer le Lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain béni d'une maniere si solemnelle, que ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la Chapelle, *Vardes* fut obligé d'avouer au Roi qu'on les avoit envoyés au Chevalier de Grammont qui rendoit le pain béni à Vaugirard.

Là se passa cette scene merveilleuse qui donna la premiere atteinte à la réputation du grand *Saucourt*, lorsque dans un tête à tête avec la fille du Jardinier, on sonna si souvent du cor, signal dont ils étoient convenus pour empêcher ces surprises, que ces fréquentes allarmes désarmerent les empressemens du nommé *Saucourt*, & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie Grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir Mademoiselle de l'*Hôpital* à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de la Ville ne se trompoit point sur un commerce de Robe dont on l'accusoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le Président *de Maisons* se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorf-

qu'il s'enferma; tandisque le Chevalier de Grammont, qui s'en apperçut, fit souffrir mort & passion à ces pauvres amans par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. *Termes* redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents & les marées seconderent son impatience dès qu'il en eut besoin, & il revit Londres avec transport. La Cour fut surprise & charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrace qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle d'*Hamilton* ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au Roi son Maître.

Les affaires de la Cour n'avoient

pas eu le tems de changer de face pendant une ſi courte abſence ; mais elles en changerent bientôt après ſon retour : c'eſt-à-dire, les affaires d'une Cour qui juſques-là n'en avoit point eu de plus ſérieuſes que celles de l'amour & des plaiſirs.

Le Duc *de Montmouth*, fils naturel de Charles II, parut en ce tems-là dans la Cour du Roi ſon pere. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, ſon ambition a cauſé des évenemens ſi conſidérables, & les particularités de ſa fin tragique ſont encore ſi récentes, qu'il ſeroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de ſon caractere. Il paroît par-tout tel qu'il étoit dans ſa conduite, téméraire dans ſes entrepriſes, incertain dans l'exécution, & pitoyable dans ces extrémités, où beaucoup de fermeté doit au

moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la Nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé, cependant chaque trait avoit son agrément & sa délicatesse particuliere : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui : mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentimens que ce qu'on lui en inspiroit; & ceux qui d'abord s'insinuerent dans sa familiarité, prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'a-

bord. Toutes les bonnes mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus cheres délices du Roi : mais il fut la terreur universelle des Epoux & des Amans. Cela ne dura pourtant pas : la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le beau sexe s'en apperçut.

Madame *de Cléveland* bouda contre le Roi, de ce que les enfans quelle avoit de lui ne paroissoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se vantoit de pouvoir passer pour la mere des Amours en comparaison de sa mere. On se moqua de ses reproches, il y avoit quelque-tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire ; & comme cette jalousie paroissoit plus mal

s'étoit couverte à cette fête : mais ce fut inutilement. Son visage étoit un peu défait par le commencement d'une troisieme ou quatrieme grossesse, que le Roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air & la grace de Mademoiselle *Stwart*.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été Reine d'Angleterre, si le Roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'étoit pour donner son cœur : mais ce fut alors que le Duc de *Richemont* fit vœu de l'épouser, ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, *Killegrew* n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de *Shrewsbury* ; & com-

me Madame de *Shrewsbury* n'étoit point engagée par un grand hasard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressoit personne : mais *Killegrew* s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une possession digne d'envie : mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'esprit, & beaucoup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les secrettes beautés & les charmes les moins visibles de la *Shrewsbury* que cette éloquence se donnoit

carriere. Plus de la moitié de la Cour en savoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le Duc de *Boukingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, & selon lui les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de *Killegrew* vouloient persuader. Comme cet Amant indiscret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le Duc de *Boukingham*, il avoit tout le tems d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet ; car on se mettoit à table sur les quatre heures du matin, pour en sortir vers l'heure de la Comédie.

Le Duc de *Boukingham* éternellement rebattu des descriptions du mérite de Madame de *Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net ; &

s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une maniere à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vû la legereté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé: cependant nul engagement n'a duré si long-tems en Angleterre.

L'imprudent *Killegrew*, qui n'avoit pû se passer de rivaux, fut obligé de se passer de Maîtresse. Il le porta fort impatiemment: mais loin d'écouter ses premieres plaintes, la *Shrewsbury* fit semblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; & sans songer qu'il s'étoit attiré sa disgrace, toute son éloquence se déchaîna contre Madame de *Shrewsbury*. Ses invectives l'attaquerent depuis la tête jusqu'aux piés. Il fit une peinture affreuse de sa conduite,

& travestit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de *Saint-James* après le coucher du Duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intempérance de langue le jettoit, après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses assassins s'étoient sauvés à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisoit quelques poursuites fondées sur les apparences

rences & les conjonctures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi voulant mériter sa grace de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses satyres, & ne souffla pas le mot de son aventure. Le Duc de *Boukingham* & la *Shrewsbury* furent long-tems heureux & tranquiles : jamais elle n'avoit été si long-tems constante, & jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que Mylord *Shrewsbury*, qui ne s'étoit jamais ému des dereglemens de Madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité, mais il paroissoit moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre *Shrewsbury*

trop honnête homme pour s'en plaindre à Madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeller le Duc de *Boukingham*; & le Duc de *Boukingham* pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse *Hélene*. Cela choqua d'abord le public: mais le public s'accoutume à tout, & le tems fait apprivoiser la bienséance & même la morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public, & un si horrible désordre, & qui se révoltoit contre l'impunité d'une action si criante. Comme la Duchesse de *Boukingham* étoit une petite ragote à peu près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans, & que son époux abandonnoit pour une autre, cette espece de parallele entre leurs fortunes interessoit la Reine

pour elle: mais ce fut inutilement; personne n'y fit attention, & les mœurs du siecle allerent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des politiques & des dévots.

Le sort de cette Princesse avoit d'assez tristes vues par de certains côtés. Les égards du Roi pour elle avoient de belles apparences, mais c'étoit tout. Elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'éffaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit. Elle voyoit que le Roi son époux ne se mettoit guere en peine d'enfans légitimes, tant que ses Maîtresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle se flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur

œil si le Ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines & les offrandes ayant été tournées de toutes les manieres, & n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'Archevêque *Turpin* mit à son doigt, & qui fit courir *Charlemagne* après lui, comme il avoit fait après une de ses Concubines, à qui *Turpin* l'avoit ôté après sa mort : mais il y a long-tems que les seuls *Talismans* qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, & que les enchantemens étrangers ne font rien. Les Médecins de la Reine, prudens & avisés comme ils le sont par-tout, ayant considéré que les eaux froi-

dès de *Tunnebrige* n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire, aux bains qui sont auprès de *Bristol*. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine; & dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premieres pour en être. La *Cléveland* étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienséance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le Public, à la vérité, n'en croyoit ni plus ni moins, pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher : mais sa présence dans cet état étoit un objet trop insultant pour la Reine. Mademoiselle *Stwart*, plus belle que jamais, nommée pour le voyage,

s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'osoit s'y opposer, mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les bains, ou la foible vertu des eaux contre des charmes qui la détruisoient, ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles ?

Le Chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de Mlle d'*Hamilton*, ne put se dispenser de suivre la Cour. Il étoit trop nécessaire & trop agréable au Roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être ; & de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une Cour, Mlle d'*Hamilton* n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres, parce-qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire, pour lui

mander des nouvelles de la Cour. Il s'en servit de la maniere qu'on peut croire, & ce qu'il y disoit de ses propres affaires, ne laissoit guere de place dans ses Lettres pour des narrations étrangeres, durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience, en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'aîné des *Hamiltons*, autant d'estime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion & de ses sentimens pour sa sœur. Il savoit aussi ses premiers engagemens avec sa cousine *Whittnel*, mais il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencemens avoient été si vifs. Il fut sur-

pris de voir les empressemens qu'il marquoit dans toutes les occasions pour Mademoiselle *Stwart*. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la Maîtresse du Prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déja plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjoncture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les maniéres : mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant, tout ce qui pouvoit s'appeller divertissement amusoit la Cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des Artisans & des Valets, est

toute autre chose en Angleterre : c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art & de l'adresse. Il n'est d'usage que dans les belles saisons, & les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses. On les appelle *Boulingrins*. Ce sont de petits prés en quarré, dont le gason n'est guere moins uni que le tapis d'un Billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, & les Spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les spectacles & les divertissemens Anglois, avoit fait une course de chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réussi ; mais il avoit au moins le plaisir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en

moins d'une heure. Les combats de Coqs lui avoient été plus favorables ; & dans tous les paris qu'il avoit faits aux *Boulingrins*, le parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'Assemblées se trouve d'ordinaire une espece de Cabaret portant le nom de *Pavillon de Verdure*, de *Salle à Festin*, ou de *Cabinet de rafraîchissemens*. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'Angloise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bierre moussante & du vin d'Espagne. Là les Rouques se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres, c'est-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or ces Rouques sont proprement ce qu'on appelle *Capons*, ou *Piqueurs* en France :

gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les Joueurs, & qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces Messieurs sont d'une supputation si juste, & d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidelement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq Guinées par jour, & de s'en contenter : vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces Rouques qu'*Hamilton* trouva le Chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la chance à deux dez, & comme celui qui tient le dez à ce jeu en a tout l'avantage, les Rouques

moins d'une heure. Les combats de Coqs lui avoient été plus favorables ; & dans tous les paris qu'il avoit faits aux *Boulingrins*, le parti qu'il avoit ſoutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'Aſſemblées ſe trouve d'ordinaire une eſpece de Cabaret portant le nom de *Pavillon de Verdure*, de *Salle à Feſtin*, ou de *Cabin*[illegible] *fraichiſſemens.* Là ſe [illegible] ſortes de liqu[illegible] de comme vou[illegible] uſſanl'hydromel [illegible] Là les [illegible] & d[illegible] les ſoirs [illegible] oire, & pour [illegible] comme [illegible]

gens qui portent toujours [illegible]-
gent pour offrir à ceux qui [illegible]-
dent au jeu, moyennant [illegible]-
tribution qui n'est [illegible]
Joueurs, & qui [illegible]
pour cent à payer [illegible]

Ces Messieurs sont [illegible]
putation si [illegible]
dence si [illegible]
sortes de jeux, [illegible]
seroit se [illegible]
même ils [illegible]
font d'[illegible]
re ou [illegible]
s'en conten[illegible]
peut [illegible]

avoient fait cet honneur au Chevalier de Grammont par préférence. Il le tenoit encore quand *Hamilton* arriva. Les Rouques, appuyés de leur avantage, pouſſoient contre lui comme des furies. Il topoit par-tout. *Hamilton* penſa tomber de ſon haut, de voir un homme de ſon expérience & de ſes lumieres embarqué dans un combat ſi peu égal : mais il eut beau l'avertir du péril, tout haut & tout bas, par ſignes & en François ; il mépriſa ſes avertiſſemens ; & les dez, qui portoient *Céſar* & ſa fortune, firent un miracle en ſa faveur. Les Rouques furent vaincus pour la premiere fois : mais ce ne fut pas ſans lui donner tous les éloges & toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois : mais leurs louanges furent perdues, &

leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du Roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les Rouques, & la maniere dont la Providence l'en avoit sauvé : » Ma » foi, Sire, dit le Chevalier de » Grammont, Messieurs les » Rouques sont déconfits pour le » coup » & là dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle, dont il faisoit quelque chose.

Après le souper, Mademoiselle *Stwart*, chez qui l'on jouoit, fit venir *Hamilton* auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le Chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniere assez gracieuse. Cela ne fit

que le confirmer dans ses premieres conjectures; & l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. » *Georges*, » lui dit-il, n'auriez-vous point » besoin d'argent? Je sais que vous » aimez le jeu. Peut-être ne vous » est-il pas aussi favorable qu'à » moi. Nous sommes loin de Londres. Voilà deux cens guinées, » prenez-les, ce sera pour jouer » chez Mademoiselle *Stwart*. » *Hamilton*, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté: » Comment! avec Mademoiselle *Stwart*? » Oui, chez elle, *Georges*, mon » ami, poursuivit le Chevalier » de Grammont, nous sommes » un peu clair-voyans. Vous en » êtes amoureux, & si je ne me » trompe elle ne s'en offense pas; » mais dites-moi comment vous

» avez pu vous résoudre à vous » ôter la pauvre *Pékam* de l'esprit, pour vous coeffer d'une » Princesse qui ne la vaut peut-» être pas, à tout prendre, & » qui ne pourroit être qu'un traî-» ne-potence pour vous, quel-» que bien qu'elle vous voulût. » Par ma foi, votre frere, & » vous, êtes deux jolis garçons » dans vos choix. Quoi! dans » toute la Cour vous ne trou-» vez que les deux Maîtresses » du Roi pour en faire les vô-» tres? Pour le frere aîné, en-» core passe: il n'avoit pris la *Castelmaine* que quand son Maître » n'en vouloit plus, & que la » *Chesterfield* ne vouloit plus de lui; » mais pour vous, que diable » croyez-vous faire d'une créature » dont le Roi dans ce moment » est plus fou que jamais? Est-ce » parceque cet ivrogne de *Riche-*

» *mont* s'est nouvellement remis
» sur les rangs, & qu'il se porte
» pour Amant déclaré? Vous ver-
» rez comme il en sera bon mar-
« chand. Je sais bien ce que le Roi
» m'en a dit. »

» Croyez-moi, mon petit ami,
» point de raillerie avec le Maî-
» tre; c'est-à dire, point de
» lorgnerie avec la Maîtresse. J'ai
» voulu faire l'agréable en France
» auprès d'une petite coquette
» dont le Roi ne se soucioit pas,
» & vous savez comme il m'en a
» pris. Je conviens qu'on vous
» donne beau jeu, mais ne vous
» y fiez pas. Elles sont toutes ra-
» vies qu'un homme dont elles
» ne veulent rien faire devienne
» leur esclave de parade, seule-
» ment pour grossir l'équipage.
» Ne vaut-il pas mieux passer
» huit jours *incognito* dans le Châ-
» teau de *Pékam* avec la femme

» du Philosophe *Whittnell*, que
» de faire dire à la Gazette de Hol-
» lande: On nous mande de *Brif-*
» *tol*, qu'un tel est chassé de la
» Cour pour Mlle *Stwart*, qu'il
» va faire une campagne en Gui-
» née sur la flotte que l'on pré-
» pare pour cette expédition, sous
» les ordres du Prince *Robert*. »

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frappoient à mesure qu'il y faisoit attention, parut comme revenu de quelque songe après y avoir rêvé quelques momens ; & s'adressant à lui d'un air reconnoissant : » Vous êtes, » lui dit-il, l'homme du monde » qui avez l'esprit le plus agréa- » ble, avec la raison la plus droite » pour le bien de vos amis. Vous » venez de m'ouvrir les yeux. Je » commençois à me laisser séduire » le plus ridiculement du mon- » de, entraîné plutôt par de fri-

» voles apparences que par un vé-
» ritable penchant: je vous ai
» obligation de m'avoir arrêté ſur
» le bord du précipice. Je vous
» en ai bien d'autres; mais pour
» vous témoigner ma reconnoiſ-
» ſance de celle-ci, je veux ſui-
» vre vos conſeils, & me met-
» tre en retraite chez la couſine
» *Whittnell* pour m'ôter de la tête
» le reſte de ces viſions: mais bien
» loin d'y aller *incognito*, je veux
» vous y mener au retour du vo-
» yage. Mademoiſelle d'*Hamilton*
» ſera de la partie; car il eſt bon
» de prendre ſes précautions avec
» un homme qui a beaucoup de
» mérite, & qui dans ces rencon-
» tres n'a pas trop de bonne-foi,
» du moins s'il en faut croire vo-
» tre Philoſophe... Ne vous aviſez
» pas d'en croire ce faquin là, dit
» le Chevalier de Grammont;
» mais, dites-moi, comment

» vous vous êtes fourré dans la
» tête d'en vouloir à cette grande
» idole de *Stwart*? Que diable
» faìs-je? dit *Hamilton*. Vous
» connoissez toutes les enfances
» dont elle s'occupe. Le vieux
» *Carlingford* étoit un soir chez
» elle, qui lui montroit à se met-
» tre une bougie toute allumée
» dans la bouche, & le grand se-
» cret étoit de l'y tenir long-tems
» par le bout allumé sans qu'elle
» s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la
» bouche raisonnablement gran-
» de; & pour renchérir par-des-
» sus son Maître, j'y en tins deux
» tout à la fois, & fis trois tours
» de chambre sans qu'elles s'étei-
» gnissent. Tout le monde m'ad-
» jugea le prix de cette illustre
» épreuve, & *Killegrew* soutint
» qu'il n'y avoit qu'une lanterne
» qui pût me le disputer. Elle en
» pensa mourir de rire. Me voilà

» donc dans la familiarité de ses
» amusemens. On ne peut disconvenir que ce ne soit une figure
» toute charmante que cette créature-là. Depuis que la Cour est
» en campagne, j'ai eu cent occasions de la voir que je n'avois
» point eues devant. Vous savez
» que le deshabillé du bain est d'une
» grande commodité pour celles
» qui sans offenser les bienséances, ne sont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle
» *Stwart* est tellement persuadée
» des avantages qu'elle a par-dessus toutes les autres, qu'on ne
» peut si peu louer quelque femme de la Cour pour de beaux
» bras & une belle jambe, qu'elle
» ne soit toute prête à le disputer
» par la démonstration; & je crois
» qu'il ne seroit pas difficile de la
» mettre nue, sans qu'elle y fît réflexion, avec un peu d'adresse. Il

» faudroit après tout être bien in-
» sensible pour que ces bienheu-
» reuses occasions ne fussent d'au-
» cune conséquence, & ne fissent
» aucune impression; outre que la
» bonne opinion qu'on a toujours
» de soi-même fait qu'on s'ima-
» gine qu'une femme est prise dès
» qu'elle vous distingue par une
» habitude de familiarité, qui bien
» souvent ne veut rien dire. Voilà
» le fait à mon égard : ma pré-
» somption, sa beauté, le poste
» éclatant qui la releve, & mille
» gracieusetés m'avoient empêché
» de faire des réflexions : mais il
» faut vous dire aussi pour excu-
» ser mon impertinence, que la
» facilité de lui faire les plus ten-
» dres déclarations en la louant,
» & les confidences qu'elle me
» faisoit sur certaines choses qu'el-
» le n'auroit pas trop dû me con-
» fier, auroient été capables d'en
» éblouir un autre.

» Je lui ai donné le plus joli
» cheval d'Angleterre. Vous sa-
» vez la grace infinie dont elle est
» à cheval. Le Roi, qui n'aime
» guere les chasses, que celles de
» l'oiseau, parcequ'elle est com-
» mode pour les Dames, y étoit
» ces jours passés entouré de tou-
» tes les beautés de sa Cour. Il
» partit après un faucon, & toute
» la brillante Escadre après lui.
» Les jupes de Mademoiselle
» *Stwart*, qui couroit à toute bri-
» de, effrayerent son cheval, par-
» cequ'il voulut bien attendre ce-
» lui que je montois, qui étoit son
» compagnon. Je fus donc le seul
» témoin d'un dérangement dans
» ses habits, qui présenta mille
» beautés nouvelles à mes regards.
» J'eus le bonheur de faire des ex-
» clamations assez galantes & assez
» éxagérées sur ce charmant dé-
» sordre, pour empêcher qu'elle

» n'en fût interdite. Au contraire, » ce sujet d'admiration a souvent » été depuis un sujet de conver- » sation qui ne paroissoit pas lui » déplaire. »

» Le vieux *Carlingford*, & ce » fou de *Crass*, car il faut bien » vous faire ma confession géné- » rale, ces méchans plaisans donc » lui faisoient à tout bout de champ » des contes assez éveillés, qui » ne laissoient pas de passer à la » faveur de quelques vieilles tur- » lupinades, ou de quelques sin- » geries dans le recit qui la fai- » soient rire de tout son cœur. » Pour moi, qui ne sais point de » contes, & qui n'ai pas le ta- » lent de les faire valoir, quand » j'en saurois, j'étois fort embar- » rassé quelquefois qu'elle s'avi- » soit de m'en demander. Je n'en » sais point, Mademoiselle, lui » dis-je un jour qu'elle me tour-

» mentoit. Inventez-en un, me
» dit-elle. C'eſt ce que je ſais en-
» core moins, lui dis-je : mais je
» vous conterai, ſi vous voulez,
» un ſonge fort extraordinaire,
» parcequ'il eſt encore moins
» vrai-ſemblable que tous les au-
» tres ſonges n'ont coutume d'ê-
» tre. Cela lui donna une curio-
» ſité qu'il fallut ſatisfaire dans le
» moment. Je me mis donc à lui
» conter que la plus belle créa-
» ture du monde, que j'aimois
» paſſionnément, m'étoit venue
» voir la nuit. Je fis alors ſon por-
» trait à elle-même, en peignant
» cette beauté merveilleuſe : mais
» je lui dis que cette divinité m'é-
» tant venue trouver avec les plus
» favorables intentions du mon-
» de, ne s'étoit point démentie
» par des rigueurs inutiles. Ce ne
» fut pas aſſez pour la curioſité
» de Mademoiſelle *Stwart*, il fal-
» lut

» lut presque lui faire le détail des
» bontés que ce tendre phantôme
» avoit eûes pour moi, sans qu'el-
» le en parût surprise ou décon-
» certée, tant elle étoit attentive
» à cette fiction, tant elle me fit
» recommencer de fois la descrip-
» tion d'une beauté que je pei-
» gnois autant qu'il m'étoit possi-
» ble d'après sa figure, & d'après
» ce que je m'imaginois des beau-
» tés qui ne m'étoient pas con-
» nues. »

» Voilà ce qui véritablement
» m'a pensé tourner la tête. Elle
» voyoit bien que c'étoit d'elle
» que je parlois. Nous étions
» seuls, comme vous pouvez
» croire, en lui faisant un tel ré-
» cit, & mes yeux faisoient tout
» de leur mieux pour lui persua-
» der que c'étoit elle que je pei-
» gnois. Je ne la vis point offen-
» sée de cette connoissance, ni

» sa pudeur allarmée de la fin d'u-
» ne aventure faite à plaisir, &
» qu'il n'eût tenu qu'à moi de fi-
» nir d'une manière encore moins
» discrete. Cette audience tran-
» quille me fit donner tête baiſ-
» ſée dans tout ce que les con-
» jectures avoient de flateur pour
» moi. Je ne songeai ni au Roi,
» ni à sa paſſion pour elle, ni
» aux périls d'un tel engagement:
» enfin, je ne sais à quoi diable je
» songeois: mais je vois bien que
» si vous n'y aviez songé pour
» moi, j'étois capable de me per-
» dre au milieu de ces folles vi-
» ſions. »

Quelque-tems après la Cour revint à Londres, & ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardoit la tendreſſe, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soup-

çons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance & les tracasseries achevérent de tout bouleverser.

La Duchesse *de Clévéland* étoit accouchée pendant le voyage des Bains. Jamais elle n'étoit relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du Roi, si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition : mais la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune *Churchill*, (*a*) & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déja plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formés, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

(*a*) *Aujourd'hui Milord Malbourough.*

Un homme qui d'Enseigne aux Gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fond de prudence quand il se posséde assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur, *Churchill* se para donc par-tout de sa nouvelle faveur. La *Cléveland*, qui ne lui recommandoit ni la modération, ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la Ville à l'arrivée de la Cour. Chacun en raisonnoit à sa fantaisie. Les uns disoient qu'elle lui avoit déja donné la pension de *Germain*, avec les appointemens de *Jacob Hall*; d'autant que les différens mérites se trouvoient réunis dans le sien. D'autres soutenoient qu'il avoit l'air trop indolent, & la taille trop effilée pour soutenir long-tems sa faveur. Mais tous

convenoient qu'un homme qui étoit favori de la Maîtresse du Roi, & frere de celle du Duc, se produisoit par de beaux endroits, & ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le Duc d'*Yorck* lui donna bientôt après une charge dans sa Maison. Cela étoit dans l'ordre. Mais le Roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parceque Madame de *Cléveland* lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaise humeur. Ce n'étoit pas sans raison : il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce, & cependant on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Mylord *Dorset*, premier Gentilhomme de la Chambre, venoit de lui débaucher la Comédienne *Nellgouyne*. La *Cléveland*, dont il

ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le déshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, & le ruinoit par des Amans à gage. Mais le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement, & les menaces de Mademoiselle *Stwart*. Il y avoit long-tems qu'il lui proposoit tous les établissemens & tous les Titres qu'elle auroit agréables en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le Public : mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt elle vouloit se retirer de la Cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine; tantôt c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas en-

core succombée. Enfin, c'étoit continuellement ou des allarmes, ou quelque humeur chagrine qui désoloient la tendresse du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir solemnellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame de *Cléveland* depuis l'affaire de *Churchill*, il se mit à faire une Saint Barthélemi de tous les autres menus amusemens qu'il avoit par-ci par-là dans la Ville. Les *Nellgouynes*, les Misses *Davis*, & la troupe joyeuse des Chanteuses & des Danseuses des menus plaisirs de Sa Majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La *Stwart* continuoit à dé-

fespérer le Roi : mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse *Clévelànd* prit ce soin. Elle s'étoit déchaînée sans réserve depuis sa disgrace contre Mademoiselle *Stwart*, qu'elle en accusoit par son impertinence, & contre l'imbécillité du Roi, qui pour une idiote revêtue la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du Roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mlle *Stwart* l'avoient réduit ; & dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du Roi par l'appartement d'un de ses Valets de Chambre nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez la

Stwart de fort mauvaise humeur. La présence de Madame de *Cléveland* le surprit, & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, & l'abordant d'un ton ironique, & d'un sourire d'indignation ; » J'espere, dit-elle, qu'il m'est permis de venir vous rendre mes » hommages, quoique la divine » *Stwart* vous ait défendu de me » voir chez moi. Je ne veux point » vous en faire des reproches, » qui seroient trop indignes de » moi. Je viens encore moins » excuser des foiblesses que rien » ne peut justifier, puisque votre » constance pour moi ne me laisse » rien à dire, & que je suis la » seule que vous ayez honorée de » votre tendresse, & qui s'en soit » rendue indigne par sa conduite. » Je viens donc ici vous consoler » dans l'abattement où vous ont » mis les froideurs, ou la nou-

» velle chasteté de l'inhumaine
» *Stuart.* » A ces mots, un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il étoit insultant & démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule: mais il ne crut pas qu'elle dût prendre des airs bruyans, vu les termes où ils en étoient; & comme il se préparoit à lui répondre; » Non, dit-elle, ne me
» fachez point mauvais gré de la
» liberté que je prens de me mo-
» quer un peu de la grossiereté
» dont on vous en impose. Je
» ne puis souffrir qu'une affection
» si marquée vous rende la fable
» de votre Cour, tandis qu'on se
» moque impunément de vous. Je
» sais que la précieuse *Stuart* vous
» révoque, sous prétexte de quel-
» que incommodité, peut-être
» de quelque scrupule de cons-

» cience. Et je viens vous avertir » que le Duc de *Richemont* sera » bientôt avec elle, s'il n'y est » déja. Ne m'en croyez pas, puis- » que ce pourroit être le ressen- » timent, ou l'envie qui me le fe- » roient dire. Suivez-moi jusqu'à » son appartement, afin que vous » n'ajoutiez plus de confiance à la » calomnie, & que vous l'ho- » noriez d'une préférence éter- » nelle, si je l'accuse à faux, ou » que vous ne soyez plus la dupe » d'une fausse prude, qui vous fait » faire un personnage si ridicule. »

En achevant ce discours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irrésolu, & l'entraîna vers le logement de sa rivale. *Chivins* étoit dans ses intérêts : ainsi la *Stwart* n'avoit garde d'être avertie de la visite, & *Banbinai*, dont Madame de *Cléveland* avoit fait la fortune, & qui

la servoit à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le Duc de *Richemont* venoit d'entrer chez la *Stwart*. C'étoit au milieu d'une petite galerie, qui conduisoit par un dégagement du cabinet du Roi à ceux de ses Maîtresses. La *Cléveland* lui donna le bon soir, comme il entroit chez sa rivale, & se retira pour attendre l'issue de cette aventure. *Babinai*, qui suivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les Femmes de Chambre de sa Maîtresse qui se présenterent respectueusement à son passage, & lui dirent tout bas que Mademoiselle *Stwart* avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée : mais que s'étant mise au lit, elle reposoit ; Dieu merci. *C'est ce qu'il faut voir*, dit-il en repoussant celle qui s'étoit plantée sur

son passage. Il trouva véritablement la *Stwart* couchée : mais elle ne dormoit pas. Le Duc *de Richemont* étoit assis au chevet de son lit, qui vrai-semblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns, & la colere de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au Duc *de Richemont* dans des termes dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, & quelque chose de plus. Il voyoit son Maître & son Roi justement irrité. Les premiers transports que la colere inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de Mlle *Stwart* étoit commode pour une vengeance subite. La *Tamise* couloit au-dessous. Il y jetta les yeux ; & voyant ceux du Roi plus animés de cour-

roux qu'il ne les en avoit crus capables, il fit une profonde révérence, & se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La *Stwart*, un peu revenue de sa premiere surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, & dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentimens du Roi: Que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du Duc *de Richemont*, avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un pays libre; qu'elle ne savoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main; mais que si cela n'étoit pas permis dans son Royaume, elle ne croyoit pas qu'il y eût de Puissance capable de l'empêcher de passer en France, & de se jetter dans un Cou-

vent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans sa Cour. Le Roi, tantôt outré de colere, tantôt attendri par quelques larmes, & tantôt effrayé de ses menaces, étoit tellement agité, qu'il ne savoir que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la *Lucrece* à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour près de triompher de tous ses ressentimens, l'alloit mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faisoit, lorsqu'elle le pria de se retirer, & de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser ceux qui l'avoient accompagné, ou conduit chez elle, par une longue visite. Cette impertinente priere acheva de l'outrer. Il sortit en la menaçant de

ne la plus voir, & fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain le Duc *de Richemont* eut ordre de sortir de la Cour, & de ne se plus présenter devant le Roi : mais il n'avoit pas attendu cet ordre, & l'on sut qu'il étoit parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle *Stwart* voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jetter aux piés de la Reine. Ce fut là que faisant le personnage nouveau d'une Madéleine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pû lui causer ; lui dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la Cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc *de Richemont*,

qui la recherchoit depuis longtems : mais que puisque cette recherche étoit cause de sa disgrace, & d'un éclat qui peut-être tourneroit au desavantage de sa réputation, elle conjuroit Sa Majesté de la prendre sous sa protection, & d'obtenir du Roi qu'elle se mit dans un Couvent pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui s'humiliant à vos piés, demande pardon & se justifie en même-tems. Le cœur de la Reine se tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnerent les siennes. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur & de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti

qu'elle voudroit prendre, & la renvoya résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux : mais comme elle avoit beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savoit que les penchans du Roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le souvenir de Mademoiselle *Stwart* ; & que puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse & la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs, elle se flatta que le Roi lui sauroit éternellement gré de s'être opposée à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau

raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader Mademoiselle *Stwart* ; & ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au Duc *de Richemont*, ni au Couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux Amans.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut-elle pas à la peine : car jamais les empressemens du Roi ne furent si vifs que depuis cette paix, & jamais ils ne furent mieux reçus de la belle *Stwart*.

Mais Sa Majesté ne goûta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entiere jouïssoit d'une paix profonde depuis le Traité des Pyrenées. L'Espagne se flattoit de respirer

par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses voisins : mais elle n'espéroit pas pouvoir soutenir le débris d'une Monarchie sur sa décadence, quand elle considéroit l'âge, ou les infirmités du Prince, ou la foiblesse de son successeur. La France, au contraire gouvernée par un Roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'allarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réussi : mais la fortune du Roi, toujours fidelle à sa gloire, voulut depuis faire voir par le peu de succès de l'entreprise de *Gigery*, qu'il n'y avoit que les

projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après le Roi d'Angleterre voulant aussi visiter les bords Africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée, dont le Prince *Robert* devoit avoir le commandement. Ceux qui en savoient quelque chose par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition; qu'il faudroit combattre, non-seulement les Habitans de la Guinée, peuple endiablé, dont les fleches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers: mais qu'il faudroit essuyer des chaleurs insupportables, ou des pluies, dont chaque goute se changeoit en serpent; que si l'on pénétroit plus avant dans les pays, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables &

plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut envain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. *Germain* se présenta tout des premiers ; & sans songer que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec Mademoiselle *Jennings*, il demanda la permission du Duc & l'agrément du Roi pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque-tems que la belle *Jennings* commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoit plus guere que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressemens d'un

Amant, qui sembloit ne rendre des soins que par habitude, la rebutoit, & le parti qu'il venoit de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui, & si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avoit éblouie, & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence & tant de liberté d'esprit dans les railleries, dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations qu'il avoit crues capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit, » qu'il n'y avoit rien » de plus glorieux à lui, dont le

» mérite avoit triomphé de tant
» de libertés en Europe, que d'al-
» ler étendre ses conquêtes dans
» une autre partie du monde;
» qu'elle lui conseilloit de rame-
» ner toutes les captives qu'il fe-
» roit en Afrique, pour rempla-
» cer les beautés que son absence
» alloit mettre au tombeau. »

Germain trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite: mais il s'apperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusques-là tout alloit bien pour elle. *Germain* non-seulement étoit confondu d'avoir eu son congé si cavalierement: mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit

donc

donc le plaisir de le mépriser, & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les Epîtres d'*Ovide*, traduites par les beaux esprits de la Cour. Elle se mit à faire une Lettre d'une Bergere au désespoir, qui s'adressoit au perfide *Germain*. Elle prit pour modele l'Epître d'*Ariane* à *Thésée*. Le commencement de cette Lettre étoit mot pour mot les plaintes & les reproches de cette Amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems & aux conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls & des monstres qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit

une tendre Amante abîmée dans la douleur : mais n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'un autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, & plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la Cour Ceux qui le ramasserent connurent son écriture, & en tirerent plusieurs copies qui eurent cours par la Ville. Cependant sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passée comme on vient de dire. Quelque-tems après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sait, & le procédé de Mademoiselle *Jennings* la justifia sur cette Lettre. Car quelques efforts que fissent le mérite & les nouveaux soins de

Germain pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le ſeul qui ſe reſſentit de cette biſarrerie, qui prenoit plaiſir à déſunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tous différens. On eût dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoiſſoit ſon empire aux loix de l'Hymen, avoit en même-tems mis ſon bandeau ſur les yeux de ce Dieu, pour marier tôut de travers la-plûpart des Amans dont on fait mention.

La belle *Stwart* épouſa le Duc *de Richemont :* l'invincible *Germain*, une Peque Provinciale; Mylord *Rocheſter*, une triſte Héritiere; la jeune *Temple*, le ſérieux *Litleton ; Talbot*, ſans ſavoir pourquoi, prit pour femme la languiſſante *Bointon ; Georges Hamilton*, ſous de meilleurs auſ-

pices, épousa la belle *Jennings*; & le Chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avoit jamais connue devant, & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Hymen & l'amour d'accord en sa faveur, & se vit enfin possesseur de Mademoiselle d'*Hamilton*.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT, rue Pavée, 1760.

550749